المعهد الملكي للثقافة الأمازيغية
INSTITUT ROYAL DE LA CULTURE AMAZIGHE

Ali FERTAHI

CAPTER L'ATLAS

Eléments d'ethnographie remémorés

2010

CAPTER L'ATLAS

Ali FERTAHI

CAPTER L'ATLAS

Eléments d'ethnographie remémorés

Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe

Centre de la Traduction, de la Documentation, de l'Edition et de la Communication

Série :

Titre	:	CAPTER L'ATLAS
Edition Scientifique	:	Hammou BELGHAZI
Editeur	:	Institut Royal de la Culture Amazighe
Couverture	:	Unité d'Edition CTDEC
Imprimerie	:	El Maârif Al Jadida- Rabat-2010
Dépôt légal	:	
ISBN	:	
Copyright	:	IRCAM

A mon cousin Aziz qui ouvre des chemins lumineux au sein des ténèbres

A. F

Préface

Si l'on s'interroge sur l'utilité de ce livre qui vient après *Maroc, Lumières de l'Atlas**, je dirai simplement qu'il est dicté par la passion profonde que j'éprouve envers ce pays auquel je dois beaucoup à plusieurs titres, et plus particulièrement envers les montagnes magnifiques de l'Atlas où j'ai ouvert les yeux lorsque je suis venu au monde.

Néanmoins, lorsque la parole se saisit d'un sujet, elle ne l'épuise jamais, quelles qu'en soient la performance et l'expressivité, *a fortiori*, lorsqu'il s'agit d'une passion qui n'est mue par aucun intérêt si ce n'est l'expression d'une reconnaissance. C'est parce qu'il reste encore des choses à dire de cette passion que la parole revient, plus tumultueuse qu'avant, charriant entre ses plis, des souvenirs et des interrogations sur un passé lointain, un présent fugace et un avenir auquel je souhaite d'être à l'image de mes rêves.

L'hommage que je voudrais rendre à mon pays, à ma culture, qui s'est enrichie de l'apport d'autres cultures, ne peut se traduire en quelques pages et en quelques photographies. Pourtant, si je ne peux atteindre cet objectif ici, l'intention y est, et je souhaite vivement que la région *Tadla-Azilal* qui est en train de renaître de ses cendres, soit l'objet d'autres études et d'autres réflexions pour qu'on puisse connaître le rôle énorme qu'elle a joué dans le développement socio-économique et culturel du Maroc.

Comme on le voit, ce livre comporte des photographies accompagnées d'une légende explicative. Il comporte aussi des dessins qui rappellent *El Ksiba* de mon enfance, quelques représentations de mes tableaux de peinture(1) , ainsi que des textes qui racontent ma relation viscérale avec cette région dont la culture amazighe et les paysages pittoresques ont façonné mon imaginaire et ma sensibilité.

L'objectif de l'accompagnement du texte et de l'image consiste à communiquer une vérité : la beauté de la région *Tadla-Azilal*, et plus particulièrement *d'El Ksiba*, cette perle de l'Atlas qui fait écho à *Ifrane*, et qui mérite d'attirer un peu plus l'attention pour retrouver son passé glorieux

---

* Je suis l'un des coauteurs de ce livre paru aux éditions E & C, 2005

(1) - Toutes les illustrations (dessins, photographies, tableaux de peinture) sont produites par Ali FERTAHI.

que les gens de ma génération ne peuvent évoquer sans être secoués par un sentiment nostalgique puissant.

Nous espérons donc que ce livre sera une porte ouverte sur cette région partagée entre les montagnes et les plaines, et qu'il donnera envie de découvrir ses paysages, sa culture, le mode de vie de sa population, non pas à la manière d'un touriste blasé, mais d'un humaniste qui va vers l'autre en s'enrichissant de son expérience et en respectant sa manière d'être et sa Différence.

LES LIMBES DE LA MEMOIRE

LES ANNEES DE LA PANTHERE

Dans les montagnes du Maroc, et plus particulièrement du Moyen Atlas, vit, depuis toujours, une faune abondante. Certaines personnes, encore en vie, tiennent de leurs parents que le dernier lion de ces montagnes a été abattu, dans la région d'*Azrou*, en 1936, date qui correspond, d'après les historiens, à la « pacification » totale du Maroc. En assimilant ce fait historique à la résistance armée que les *Imazighen* ont opposée à la colonisation, on comprend aisément que le lion est un symbole. Mais notre but n'est pas de revenir sur ce choc violent entre deux cultures qui sont appelées, aujourd'hui, plus que jamais, à entretenir de bonnes relations. Il consiste seulement à décrire, à ceux qui aiment les mystères de la montagne, des événements qui nous ont été racontés, ainsi que ceux que nous avons vécus nous-mêmes dans notre jeunesse.

Comme dans beaucoup de régions du monde où l'on pratique la transhumance, telles que les Alpes, par exemple, les éleveurs de moutons de la tribu des Aït Ouirra, anciens habitants d'El Ksiba, mènent leurs troupeaux, en été, aux pâturages couverts d'herbes, remarquablement hautes, car personne, selon le droit coutumier, n'est autorisé à y mettre les pieds depuis la fin de la transhumance précédente. Ils passent alors tout l'été sur les cimes de la montagne où leurs bêtes paissent librement, et grossissent presque à vue d'œil. Le soir, après le dîner, les bergers sortent de leurs tentes, munis de tambourins, et vont chanter et danser jusqu'à une heure tardive de la nuit. L'on devine que ces gens ne peuvent connaître le stress qui ravage les sociétés modernes : ils gardent sans peine leur troupeau en étant allongés sur l'herbe, et, naturellement, le trop plein de l'énergie accumulée, ils le dépensent, le soir, en dansant dans la liesse collective appelée *ahidous*, et qui est la meilleure occasion où les poètes profèrent de beaux vers qui seront repris dans toute la tribu pendant les fêtes. Quand les provisions se font rares, les transhumants délèguent quelques personnes pour en rapporter en descendant au village se trouvant à une trentaine de kilomètres, là où s'ouvre la plaine à perte de vue et où commencent à s'élever les montagnes forestières de l'Atlas.

Dans ces espaces magiques, le jour, on entend chanter les ramiers sur les branches du genévrier, arbre épineux qui les protège des attaques foudroyantes des aigles, et le croassement des corbeaux friands des

profondeurs abyssales du ciel bleu. Mais quelquefois, combien est grande la frayeur du passant inattentif, quand il est surpris par le vol inattendu et très bruyant d'un essaim de perdrix sauvages. Le coup de rafale sonore de leurs ailes robustes fait dresser les cheveux sur la tête. La nuit, on entend parfois la plainte des hiboux, le jappement des chacals faméliques qui n'osent pas cependant s'approcher des *zéribas* de peur d'essuyer les morsures fatales des chiens. Outre ces cris et ces chants qui montent d'ici, de là, le roucoulement des tourterelles et des passereaux viennent de temps à autre servir de support musical au rythme berceur des montagnes à la fois paisibles et sauvages, les montagnes qui offrent sans orgueil leurs rochers énormes, leurs forêts de chênes, de lentisques, de thuya…, au regard de ceux pour qui elles libèrent des messages d'amour, de beauté et de plénitude. On voit également des troupeaux de singes qui cherchent leur nourriture sur le flanc de la montagne, en étant prêts à s'enfuir au moindre signal de leur sentinelle, vers la forêt, toujours proche, et à se cacher entre les branches feuillues des grands arbres.

Bien entendu, cette nature paisible où tous les éléments entretiennent des rapports harmonieux, constitue pour le passant un bain de jouvence. Toutefois, dans ce havre de paix, il est un fait qui donne de l'angoisse, de la peur même lorsqu'on s'avance trop dans les bosquets broussailleux à la recherche d'une brebis égarée ou de quelques chèvres rebelles qui sont allées à la quête des feuilles de lentisques ou des herbes rares dont elles sont les seules à connaître la saveur. Cet élément, c'est la panthère, la panthère aux griffes acérées, au dos élastique et surtout au regard troublant, et qui a accompli dans la région des forfaits innombrables.

On raconte que, à la veille de l'Indépendance, un braconnier de la fraction de *Izammouyn* avait dressé un de ces pièges fabriqués spécialement pour capter les panthères, par le forgeron du village. C'étaient des pièges aux dents de scie, qui ne laissent jamais à la proie aucune chance de s'échapper, une fois refermés sur ses pattes. Le lendemain, très tôt, le braconnier arriva sur les lieux, en marchant sur la pointe des pieds et fut heureux de constater qu'une grosse panthère était tombée dans son piège. Mais, n'ayant pas de fusil et voulant plaire au caïd et aux autorités coloniales, il alla leur porter la nouvelle. Ils arrivèrent dans l'après-midi même, après une longue chevauchée à travers des plateaux, des vallées profondes et des pentes abruptes et vertigineuses. Aussitôt, ils mirent pied à terre, non loin du lieu où était posé le piège, et, les fusils en position de tir, ils se mirent à avancer dans un silence de mort, en suivant le braconnier qui cherchait le fauve en regardant essentiellement sous bois. Ne voyant rien, il

crut que celui-ci s'était échappé. Mais au moment où il se dressa pour dire aux chasseurs qu'il ne comprenait plus rien, la panthère, qui était perchée sur les branches d'un grand chêne, les pattes retenues solidement dans le piège, se jeta sur lui, la gueule ouverte et commença à le mordre, tandis qu'il se mit à se défendre avec son coutelas qu'il sortit vite de sa ceinture, malgré l'effet de surprise. Ayant peur de blesser le malheureux, les tireurs se mirent à tourner autour des combattants qui roulèrent l'un sur l'autre, sans arrêt. Le braconnier, gardant toujours ses esprits, leur disait de ne pas tirer, et faisait de son mieux pour sauver sa peau. Devant les encouragements qui s'élevèrent de tous côtés, il redoubla d'effort, même si ses membres commençaient à être meurtris par les coups de crocs du fauve. Parfois, il essayait d'étouffer la bête, parfois il tentait d'en esquiver les attaques, parfois encore il cherchait à lui enfoncer la pointe de son arme entre les côtes. Et, après des efforts inouïs, dignes d'un gladiateur, il assembla ses dernières forces et lui coupa la gorge avec un geste d'athlète. Ce fut le coup de grâce, le coup qui lui sauva la vie. Vidé de toutes ses forces, il tomba par terre, lui aussi, sur un amas de branchages en perdant connaissance. Quand il fut revenu à lui, il se vit couvert de sang, un bandage de fortune autour de la tête, des mains, des bras, mais c'étaient aux mains qu'il avait très mal. On le mit alors sur une civière improvisée rapidement, et on le transporta au dispensaire du village où, des semaines durant, un médecin militaire le prit en charge et lui donna les meilleurs soins aussi bien par admiration personnelle que pour répondre aux vives recommandations des autorités marocaine et coloniale.

Quelques années plus tard, vers 1965, cet homme était complètement guéri, mais il avait perdu l'usage de certains de ses doigts. On voyait cela, quand il allait au souk sur sa monture et qu'il tenait la bride seulement avec ses doigts valides. Il savait qu'on connaissait son histoire, et nous souriait quand il passait près de notre douar. On disait que, pour lui rendre hommage pour sa bravoure, les autorités lui avaient fait une petite pension, bien méritée, - il faut le dire ! L'image de cet homme est gravée dans nos mémoires, nous qui nous nous alignions sur le bord du chemin pour observer avec respect ce héros oublié et dont je voudrais ici faire revivre la légende.

Durant ces années, les attaques de la panthère étaient tellement fréquentes que certains transhumants cherchaient à acquérir des fusils. Rien ne pouvait constituer un obstacle à sa voracité. Quand elle avait faim, elle attaquait les sangliers, les singes et le cheptel, de jour comme de nuit. Elle était sur toutes les lèvres, dans les bergeries, dans les douars, dans les

chants… Puis, quelques années plus tard, comme une rumeur passagère, personne n'en parla plus. Néanmoins, son ombre plane toujours sur la tribu, et lorsque je me promène dans ces belles montagnes qui n'ont rien perdu de leur beauté sauvage, je l'imagine cachée, comme dans les vieux temps, dans la brousse, ou perchée sur les rochers. Une forêt sans faune est en fait un être mutilé, celle de nos montagnes est bien peuplée, et si la panthère qui en accentue la sauvagerie a peut-être disparu, son image vit toujours comme un mythe qui ne s'efface jamais.

On voudrait que ces vieux temps perdurent, mais ils sont balayés par les jours d'aujourd'hui qui arrivent avec fracas et avec d'autres valeurs. Ont-ils pourtant eux aussi leurs charmes ? A cela, d'autres répondront, peut-être, sous des cieux qui se pencheront sur la trace des passants.

Représentation d'un événement réel
qui eut lieu vers 1945, dans la tribu des Aït Ouirra

EVOCATION

Avant de débuter la description de notre village natal, *El Ksiba*, il serait utile de s'interroger sur le sens de ce nom emprunté à la langue arabe, alors que les habitants de cette agglomération piémontaise ont toujours été des membres de la tribu amazighe (berbère) des *Aït Ouirra*.

El Ksiba, de l'avis de beaucoup de gens, serait le diminutif de Kasba, sorte de quartier entouré d'une enceinte et administré par les autorités militaires. Certaines villes impériales contiennent en effet des *kasbas* qui ressemblent, par leur structure, à des villes en miniature. Pour accéder à ces kasbas, on franchit un grand portail sous forme de voûte, qui débouche sur un grand espace intérieur ouvert sur le ciel, et entouré de boutiques plus ou moins achalandées, de colonnes et d'arcades obéissant à une architecture symétrique bien étudiée.

Pour d'autres, dont l'esprit est tourné vers le monde pastoral, *El Ksiba* provient de *laksiba* qui veut dire, élevage, en arabe dialectal. Cette hypothèse, bien que défendable, paraît moins plausible parce que le village est moins propice que le terroir à une telle activité paysanne. Nous retiendrons donc, plus aisément, la première hypothèse en nous appuyant sur le fait qu'*El Ksiba* est appelée *El Ksiba n'Moha Ou Saïd* (El Ksiba de Moha Ou Saïd). Cet homme avait en effet rallié toutes les fractions de la tribu pour résister à l'avancée redoutable de l'armée coloniale, et avait construit cette forteresse au pied de l'une des montagnes du Moyen Atlas appelée *Boutemlallay*, qu'on peut traduire par « celui (le mont) qui donne le vertige», probablement en raison de sa haute altitude. On imagine donc ce qu'était notre village natal lorsque ce chef guerrier, issu de la fraction des Aït Daoud, en fit une sorte de caserne, et que, par la suite, fatigués de battre les montagnes et voulant faire des affaires dans le négoce, certaines gens avaient commencé à peupler et à ouvrir de petites boutiques où ils vendaient principalement du sucre, du thé, de l'acétylène, du henné, des bougies, des allumettes et quelques autres produits nécessaires venus de loin.

El Ksiba de mon enfance contenait la mosquée de Sidi Ahmed ou Youssef, à l'ouest, une école primaire divisée en deux parties inégales : la grande partie pour les garçons et la petite partie pour les filles, car, à l'époque, on

pensait qu'il y avait suffisamment de travail pour les filles, à domicile, pour qu'elles aillent perdre leur temps à l'école, laquelle était dirigée avec une main de fer par M. Anglade. En 1961, le collège Moha Ou Saïd ouvrit ses portes aux écoliers de ma promotion. C'était au lendemain de l'Indépendance de notre pays. Beaucoup d'énergie ! Beaucoup de rêves ! Beaucoup d'espoir pour toute une nation libérée du joug de l'occupation ! Et l'on travaillait dur pour prendre la relève. La formation de nombreux cadres du pays qui ont pris de grandes responsabilités politique, éducative, militaire, juridique… du royaume, a débuté dans ce collège du piémont. Il y a à peine quelques années, on vit apparaître une autre école primaire, non loin de la place du souk hebdomadaire, puis le lycée Tariq ibn Ziyyad, qui, nous l'espérons bien, jouera le même rôle que le célèbre *collège d'Azrou* dans la formation et l'éducation des jeunes de l'Atlas.

Il y avait aussi un petit hôpital aux tuiles rouges où le docteur Piat et l'infirmier Saleh faisaient de leur mieux pour soigner les patients à leur portée, et envoyaient les cas difficiles à l'hôpital provincial de Béni Mellal. Ce médecin, qui était petit de taille, mais qui avait un grand cœur, faisait consciencieusement des visites dans les douars et tombait de temps à autre sur des cas atteints, entre autres, de paludisme. L'un de ces cas qu'il avait soigné a acquis, plus tard, un poste important au Ministère de l'Education Nationale.

Il y avait également la fameuse écurie de Houssa ou Lahbib, un peu vers le centre. Les campagnards qui venaient au souk, y rentraient leur monture, le matin, et les récupéraient le soir, après avoir traité leurs affaires et acheté des beignets, de la viande, des fruits secs, des bonbons, provisions presque obligatoires, sinon, cela ne valait pas le déplacement. Bête noire des bergers dissipés, cette écurie était aussi une prison où l'on enfermait les animaux pris en flagrant délit en train de paître dans le champ du voisin, et n'en sortaient que lorsque leur maître payait une amande comme frais du gardiennage. Cette amende constituait l'objet d'un article important du droit coutumier que tout le monde se devait de respecter, sinon, la mise en quarantaine tombait sur la tête des fauteurs comme la foudre.

Non loin de la source où tous les villageois puisaient de l'eau en se servant encore, à l'époque, de cruches en terre cuite et de peaux de bêtes tannées, il y avait, en outre, un bain maure, chauffé avec de grosses quantités de bois de chêne. Les seaux blancs, en aluminium, firent leur apparition, quelques temps après, et éclipsèrent ces instruments qui ne constituaient aucun danger pour la santé de leurs utilisateurs.

A l'est, à une hauteur élevée, était bâti le quartier administratif d'*El Ksiba*. L'endroit était bien choisi par les forces d'occupation pour répondre à la stratégie militaire. Derrière ce quartier, bien protégé par une grande muraille qui existe toujours, et dont les maisons étaient en tuiles rouges, il y avait un ravin au fond duquel coulait la rivière de *Saarif* dans laquelle, enfants, on arrivait à prendre des truites à la main, malgré leur vitesse d'étoile filante, et qu'on jetait, une fois mortes, car, à l'époque, la friture des poissons ne faisait pas partie des arts culinaires des Imazighen. Les Imzighen d'antan préféraient les côtes d'agneaux aux poissons qu'ils considéraient avec mépris comme des vers de terre.

Non loin de ce quartier administratif observé avec suspicion, à l'époque, se trouvait la poste d'où partait le courrier vers toutes les fractions de la tribu, ainsi que l'hôtel-restaurant, Henri IV, où les familles françaises se rendaient principalement à la fin de la semaine pour faire la fête et se délasser des activités quotidiennes.

Au Sud-est, est une grande vallée entourée, à l'amont, de trois côtés, par des montagnes appelées *Takkoust, Boutemlallay*, *Awajja n'Imhiouach*. Bien aménagé pour des besoins touristiques, cet espace contenait des chalets en bois peints en vert, une piscine où se reflétaient la couleur du ciel et les feuillages des chênes verts, un parc de voitures couvert de vignes, une guinguette actuellement en ruine, des sources, des filets d'eau, des fleurs épanouies et du gazon en abondance. N'était-ce pas là un paradis terrestre ? Ce lieu, malgré une certaine dégradation contre laquelle on lutte aujourd'hui, n'a rien perdu de son activité, essentiellement en été, mais il faudrait l'aménager davantage pour répondre au nombre sans cesse croissant des visiteurs locaux et étrangers qui vont se rafraîchir dans ce centre d'estivage où il fait bon de se promener à l'ombre de peupliers immenses.

Tout à fait à l'est, sur la piste joignant *El Ksiba et Tigharmine n'Imhiouach,* a été construite, il y a une douzaine d'années, une auberge appelée avec raison *Auberge Les Artistes*. Cette auberge calme et silencieuse, entourée de montagnes couvertes d'une forêt luxuriante, et construite sur le plateau de *Saarif*, dans des champs où j'apprenais *Les Fables* de La Fontaine, aussi bien par plaisir que par crainte des punitions infligées aux paresseux, et où je gardais, pendant les jours fériés, en compagnie de mes cousins, notre troupeau de chèvres, constitue un havre de paix et de méditation.

El Ksiba des années soixante était tellement traversé de séguias et de rigoles que ce beau village piémontais semblait bâti sur l'eau. Deux grandes sources, *Aghbalou n' Ali Oujdid et Aghbalou n'El Ksiba*, jaillissant toujours du flanc de la montagne de *BouTemlallay*, arrosaient les vergers et étanchaient la soif des habitants. L'eau des neiges coulait sans arrêt des robinets placés dans les rues, et, le jour du souk, les campagnards, après s'être offert un ragoût épicé pour fêter une bonne affaire, la prenaient dans le creux de la main et s'en rafraîchissaient abondamment.

Non loin des boutiques des bouchers, se trouvait une fontaine, dotée d'un lavoir, où les villageois lavaient à grande eau des burnous, des djellabas de laine, des tapis multicolores, bref des pièces qui nécessitaient des frottements puissants et une flotte abondante. Dans toute la contrée, cette fontaine, roucoulant à l'ombre d'un immense noyer, se caractérisait par le fait qu'elle était la seule à avoir, disant un « lavandier » professionnel, puisque la langue française ne connaît que lavandière, comme si, dans toutes les cultures du monde, cette activité revenait de droit aux femmes. Hé bien !, cet homme servait ses clients, hiver comme été, avec l'abnégation de ceux qui aiment leur métier et qui ne peuvent se retrouver qu'en l'exerçant.

Quelquefois, en rendant visite à ma tante, Itto, qui me témoignait beaucoup d'affection, et qui me consolait souvent des mauvaises notes que je récoltais en calcul, je le voyais en train de donner de grands coups de pieds à quelque habit de laine comme pour le punir d'avoir pris la couleur de la terre. Le détergent fabriqué à base de saponaire, volait dans toutes les directions et recouvrait ses jambes nues jusqu'aux genoux, et dont dégoulinaient des bulles blanches qui explosaient comme des feux d'artifice.

Pour comprendre la beauté mystérieuse et le charme indescriptible *d'El Ksiba*, il faut y vivre, ou du moins y aller souvent. Mais, si vous avez ailleurs des attaches et des obligations très fortes, méfiez-vous en y arrivant, car ce village unique en son genre peut vous ensorceler et vous retenir tout le reste de votre vie. Cela on le voit au nombre de gens qui sont venus de loin et qui y ont élu domicile. En témoignent encore s'il en est besoin, François et Patricia, les propriétaires de *l'Auberge les Artistes* qui gardent leur accent ensoleillé du Midi de la France et qui trouvent leur bonheur entre les montagnes du Moyen Atlas.

Pour tout dire, si l'on veut faire le vide, comme on dit aujourd'hui, si l'on veut retourner à la nature encore pure et sauvage, si l'on veut revenir à une sorte de hors temps, hé bien ! il faut aller à *El Ksiba*, goûter ses mets traditionnels, son thé à la menthe, puis s'enfoncer à pied dans ses sentiers et humer à pleins poumons les arômes multiples de la forêt. Et lorsque vous aurez soif, quelque part dans la montagne, vous trouverez une source rutilant secrètement entre les roches. Buvez-en de son eau cristalline et repartez plein de vitalité, léger comme un aigle, en admirant les paysages pittoresques qui semblent jaillir des temps les plus reculés de l'histoire de l'humanité.

Souk d'El Ksiba, vers 1950

L'ECOLE PRIMAIRE D'EL KSIBA

Notre école était un verger : des arbres fruitiers poussaient entre les salles et nous tendaient des branches où perlaient des fruits succulents. Les abricotiers, les cerisiers, les pruniers, les poiriers, les pommiers, étaient si bien taillés et si bien entretenus que leur production était énorme. *Ammi Lhou* (oncle Lhou), le jardinier, travaillait dans cet espace édénique, du matin au soir, à l'aide d'instruments fabriqués par le forgeron du village. Des rangées de rosiers poussaient sur des terrasses aménagées avec tant de soins, tandis que de petites fraises, cachées sous des feuilles vertes, nous faisaient des clins d'œil, mais personne n'osait s'en approcher de peur d'être vu par M. Anglade, le directeur de l'école qui aimait son jardin d'un amour quasi paternel. Des filets d'eau coulaient, çà et là, et allaient se perdre aux pieds des végétaux qui grandissaient sainement et faisaient la joie des écoliers, des instituteurs, et surtout de M. Anglade qui se penchait souvent sur chaque plante à la manière d'un botaniste dévoué. Au fond de ce grand jardin, se trouvait une ruche entourée de quelques pieds de vignes qui donnaient des raisins sans pépins et dont M. Anglade n'avait besoin d'assurer la protection tellement les abeilles montaient la garde mieux que quiconque.

Ammi Zaïd (oncle Zaïd), quant à lui, n'était chargé que du courrier. Toujours bien vêtu, la cigarette aux lèvres, il passait son temps à se promener dans le jardin et à parler du beau temps avec les enseignants. Lassé de sa nonchalance, M. Anglade lui fit un jour un reproche. Mais touché dans son amour propre, *Ammi Zaïd* lui répondit sèchement : « Vous êtes payé par Rabat, je suis payé par Rabat, nous sommes comme comme !» Depuis ce jour-là, ils devinrent de si grands amis qu'on ne pouvait pas voir l'un sans l'autre. Tous deux étaient gros et gras, mais leur poids ne les empêchait pas de s'occuper merveilleusement de notre école. Lorsqu'ils constataient qu'il y avait quelque chose à réparer, ils appelaient le jardinier qui était aussi balayeur : « Laho ! Nettoie cette partie de la cour ! Laho ! Ramasse ce bout de papier ! Laho ! Remets ce caillou à sa place ! Laho ! Cette cheminée ne marche pas bien…» disait M. Anglade de sa grosse voix

enrouée par la fumée qui montait sans cesse de sa pipe. *Ammi Zaïd* qui comprenait le français faisait la traduction en tamazight à *Ammi Lhou* qui, après avoir reçu les ordres, leur tournait le dos et partait en grommelant.

Lorsque Madame Cabane venait voir son mari qui nous enseignait la géographie, elle avait souvent une petite conversation avec *Ammi Zaïd*. «Oui madame, il a plu boco la nuit, il y a même de la neige, boco, boco. Les habitants d'Aghbala sont coïncis là-bas ! La route est coupi ! » Madame Cabane qui aimait la neige, comme tous les coopérants de notre école, jubilait tel un enfant.

Je me souviens de certains jours où il avait tellement neigé au village qu'on ne voyait plus le chemin de l'école, et que, pour avancer, on faisait appel à la mémoire ! Si par malheur on s'écartait de ce chemin connu dans les moindres détails, on pouvait s'enfoncer dans la neige jusqu'au ventre lorsqu'on tombait sur des *séguias* et des crevasses.

Un jour, M. Moretti était si heureux de voir cette neige abondante que, pendant la récréation, il fit une boule, visa un écolier et la jeta dans sa direction. Celui-ci pivota sur place en se couvrant la tête avec les deux manches de sa djellaba de laine. Mais rien à faire ! La boule l'atteignit au dos et s'éparpilla en mille cristaux de neige qui partirent comme des feux d'artifice. L'écolier fit la sienne, à son tour, et rendit le coup à l'agresseur. M. Flasquin intervint alors pour venger son collègue et se mit à former une boule. Un autre élève fit de même, et, en très peu de temps, deux camps se formèrent : celui des enseignants et celui des écoliers. La bataille s'engagea aussitôt et l'on vit se croiser des boules de neige qui atteignaient ou non leur cible, et ce, en fonction de l'adresse du combattant. Après de redoutables échanges de tir, les enseignants, moins nombreux, commencèrent à battre en retraite, surtout lorsque le chapeau de M. Moretti roula sur la neige et qu'il fut pris par un élève qui se mit à l'agiter – butin inopiné – au-dessus de sa tête. Encouragés par cet exploit, les élèves redoublèrent d'effort et s'avancèrent, les rangs serrés en criant : « victoire ! » Aussi, après une contre-attaque acharnée, les enseignants furent obligés de renoncer à la lutte. Madame Cabane fit cependant une boule, mais en voulant la donner à son mari qu'elle croyait grand combattant, reçut une boule qui s'enfonça dans sa chevelure et qui fit rire tout le monde aux éclats. Mais tandis que les élèves formaient d'autres boules pour prendre d'assaut les salles où les

enseignants s'étaient réfugiés, la cloche sonna. M. Moretti qui était de service, réapparut, les cheveux bien peignés, et dit sur le ton qui était le sien: « Mettez-vous en rang ! »

Depuis ce jour-là, nous comprîmes que M. Moretti n'était pas foncièrement méchant : il faisait semblant de l'être parce qu'il voulait faire de nous les futurs cadres d'un pays qui venait d'obtenir son Indépendance.

LES SPECTACLES DU SOUK

Où qu'ils soient, les hommes, du fait même qu'ils vivent en société, ont toujours besoin de se retrouver ensemble, de temps à autre, pour échanger leurs productions agricole, artisanale, industrielle, ou simplement de s'enquérir des nouvelles de leurs amis et de leurs proches. Avant la création de la monnaie, ils faisaient des transactions au moyen du troc et échangeaient un produit contre un autre lorsque le marché était conclu. En effet, les marchands ambulants qui passaient dans les douars, il y a encore quelques années, en tirant leurs ânes chargés de marchandises, étaient généralement payés avec des œufs, du blé, de la laine... Lorsque les femmes avaient besoin d'un article tels que le savon, les bougies, les allumettes, le sel…, elles n'attendaient pas le retour de leurs maris, qui, souvent rangeaient leur argent dans la *chécara* (*takrabt* en tamazight) qu'ils portaient toujours en bandoulière et où se trouvait également ce matériel inséparable du vrai paysan : un couteau, une paire de ciseaux, une aiguille, une ficelle, des boutons...

Malgré les services rendus par ces marchands qui annonçaient leur arrivée dans les douars en criant à gorge déployée : *ha el aattar* ! *ha el aattar*!*, c'était au souk que les gens s'approvisionnaient pour toute la semaine. Il faut dire que les souks ne sont pas prêts de disparaître, d'abord, en raison des prix qui sont plus avantageux que les jours normaux, ensuite des choix plus nombreux qui s'offrent aux clients, sans parler du changement de rythme que cette rencontre hebdomadaire apporte dans la vie quotidienne des campagnards.

Néanmoins, si nous revenons ici au souk, ce n'est pas tant pour son rôle économique, mais pour les distractions qui y sont organisées parfois, et au plaisir qu'elles offrent aux spectateurs constitués en majorité de paysans venus de loin.

---

* Le marchand ambulant !

Je voudrais raconter deux spectacles encore frais dans ma mémoire, et que j'ai vus vers la fin de mes études primaires. Le premier, c'était celui du charmeur de serpents et de son coéquipier qui avaient attiré un très grand nombre de badauds qui se bousculaient pour être au premier rang afin de voir la scène de plus près. Comme j'étais petit de taille, je n'eus pas beaucoup de difficultés pour me faufiler entre les spectateurs et me retrouver à quelques mètres des bêtes hideuses. Dérangées par le bruit du tambourin et le vacarme des badauds qui ne cessaient de s'exclamer, les serpents agitaient frénétiquement leurs langues fourchues, dressaient leurs têtes en prenant des élans menaçants. Le charmeur les excitait avec sa canne, les tirait par la queue et les mettait même autour de son cou afin de montrer qu'ils ne l'inquiétaient nullement. Voyant ces actes audacieux, les spectateurs redoublaient d'exclamations et louaient le courage de cet homme qu'ils croyaient dotés de pouvoirs surnaturels. Amusé par le public délirant et voulant porter l'extase à son paroxysme, le charmeur sortit, à un moment chaud du spectacle, un cobra de la caisse posée au milieu de la scène en s'aidant avec une canne en bois. Dès qu'il vit la lumière éblouissante de l'été, le cobra fit un tour sur lui-même, se dressa sur sa queue, gonfla son cou, l'aplatit telle une planche et le fit bouger comme les ailes d'un avion. Une vieille femme poussa un cri de stupeur ; des enfants de mon âge se blottirent contre les spectateurs, tandis que le charmeur, heureux de l'effet ahurissant de son spectacle, circulait devant les badauds en leur tendant le tambourin afin qu'ils y mettent quelques pièces d'argent en guise de récompense. Une fois la collecte juteuse terminée, il sortit une grosse vipère dont la longueur ne dépassait pas trois empans, la mit sur l'épaule droite, puis sur l'épaule gauche, la posa sur les mains ouvertes d'un paysan qui devint tout blanc, et, voulant aller plus loin dans le spectacle, il desserra la ceinture de son pantalon bouffant et y introduisit la bête énervée par tant de dérangements. Après cela, il referma la ceinture et se mit à battre le tambourin en marchant les jambes écartées. Les gens lui jetaient de nombreuses pièces d'argent, mais, enivré par le tambourin et le son de la flûte, il feignait de ne pas les voir et semblait dire qu'il n'était pas venu pour ça. Tout à coup, il poussa un grand cri, jeta son tambourin et porta la main à la cuisse. « Elle m'a mordu ! elle m'a mordu ! », répétait-il en se vautrant par terre. Tandis que certains spectateurs commencèrent à reculer, le cobra, se croyant attaqué, se mit à cracher comme du feu. Devant ce danger imminent, j'actionnai spontanément mes petites jambes, bondis dans la

foule, tombai, me relevai et parvins à m'éloigner des spectateurs dont plusieurs se retournaient pour voir s'ils n'étaient pas poursuivis par l'amas des serpents libérés subitement du pouvoir du charmeur.

Depuis ce jour-là, j'ai une grande aversion pour ces bêtes, car, d'après cet exemple, elles ne me semblent pas savoir lier amitié avec l'homme, et dès que je les vois dans le rêve ou dans la réalité, je deviens curieusement l'objet d'une forte anxiété. Je dois dire entre nous que j'en ai supprimé plusieurs dans mon adolescence, sur le chemin de l'école, ou en allant chasser les tourterelles en étant muni d'un lance-pierres qui fut l'un de mes meilleurs jouets.

Ce spectacle qui se termina par une grande frayeur, et qui fut peut-être fatal pour son principal animateur, s'est logé définitivement dans ma mémoire à côté de cet autre qui, lui, me donne toujours de la joie, chaque fois que je fais un saut en esprit dans cette enfance passée à *El Ksiba*, l'un des plus beaux joyaux du Moyen Atlas.

Oui, c'était en 1960. *Moha ou Mouzoun* et son groupe de chanteurs avaient attiré la moitié du souk des *Aït Ouirra*. Ils étaient tous habillés en blanc : les chemises, les djellabas, les turbans ainsi que les babouches frappaient par leur propreté éclatante. *Moha* avait voulu offrir une fête à la tribu et il fallait donc y aller en grande pompe. Et c'était vraiment réussi ! Les couplets qu'il chantait de sa voie pure comme l'eau de roche, les *timadyazine* (épopées) que ses coéquipiers reprenaient en chœur étaient si appréciés par le public qu'ils se fixaient tout de suite dans les limbes de la mémoire. Quant au bruit résonnant du tambourin et les plaintes du violon manié avec tant d'adresse, ils allaient tout droit au cœur des spectateurs qui en demandaient toujours plus.

Devant ce spectacle si éblouissant que le temps ne semblait plus couler entre les montagnes *d'El Ksiba*, les spectateurs avaient fait preuve d'une grande générosité : ceux qui étaient perchés sur les oliviers, faute de trouver une place au sein du public, jetaient sur la scène ces fameux billets de cent francs ainsi que la pièce métallique dorée de cinquante francs qui n'a été retirée de la circulation que tardivement. *Moha* et sa troupe chantaient et dansaient en marchant sur l'argent. Ce qui les intéressait, c'était la joie du public ! Et je dois dire que si je me souviens encore de ce spectacle

entrecoupé de petites scènes de théâtre puisées dans le registre pastoral, c'est que ses effets poétiques et artistiques avaient été d'une grande valeur. Et si, quelques années plus tard, j'ai eu un certain penchant envers la poésie, c'est peut-être grâce à des aèdes comme *Moha ou Mouzoun*, *Moha ou Baba*, *Hammou ou Lyazid, Zaïd ou Aarouch*, dont le rôle a été essentiel dans le développement de mon goût pour les chants et la grande poésie.

LA TRADITION ORALE

LA CULTURE ORALE

On entend par « culture orale » le patrimoine hérité des générations précédentes et transmis de bouche en bouche, selon les procédés de la communication traditionnelle. Elle s'oppose à la culture élitiste dont ne jouit qu'une partie instruite et aisée de la population. Il est déjà important de souligner que la culture orale et la tradition font partie de la même sphère en ce sens qu'elles obéissent à des lois, des pratiques et des comportements dont il est difficile de remarquer les changements qu'elles ont subis au cours de leur lente évolution.

Les tribus du Moyen Atlas, en l'occurrence celle des Aït Ouirra, répondent largement à ces configurations. Le droit coutumier, appelé en arabe «*al orf*» *et* «*izerf*» en *tamazight*, a toujours été un moyen d'organisation de la vie socio-économique de cette tribu. Ses réfractaires subissaient des peines variables selon le délit ; elles allaient de l'amende, à l'exil en passant par la mise en quarantaine, châtiment qui se voulait dans le temps, ce qu'est la peine capitale dans les sociétés où celle-ci demeure en vigueur.

L'apprentissage des métiers traditionnels se fonde sur les conseils et les orientations des anciens. En effet, en écoutant ces derniers, les jeunes acquièrent des pratiques et des compétences dans plusieurs domaines, essentiellement l'agriculture et l'artisanat, simples en apparence, mais qui demandent en réalité de la patience et de l'adresse. Tondre un mouton, aider une chèvre à mettre bas, fabriquer une belle louche en bois, produire de la bonne huile, par exemple, nécessitent beaucoup d'adresse et des connaissances empirique et théorique développées.

N'ayant pas utilisé, pendant de nombreux siècles, leur graphie qu'on appelle *tifinagh* et qui a, selon certains exégètes, emprunté des signes à l'écriture phénicienne, les Imazighen ont transmis leur savoir, leurs traditions et leur expérience du monde, grâce à leur langage. Aussi, le vieux, dans toutes les tribus, est-il vénéré parce qu'il en constitue la mémoire. C'est le sage auquel on se réfère lorsqu'on a besoin de témoignage, ou lorsque des repères divers commencent à se perdre.

Outre ces aspects, le patrimoine oral englobe à l'évidence les arts du langage. Il faut dire que la parole, puisque l'écrit était longtemps abandonné pour des raisons complexes, joue un rôle important dans les milieux

amazighophones. La vente des biens immobiliers, de la part d'eau vous revenant dans telle ou telle source, la déclaration de mariage et de divorce, etc., sont conclues et reconnues lorsqu'il n'y a pas de vices rédhibitoires et que les formules rituelles sont prononcées dans des conditions déterminées.

L'effet pragmatique de la parole se fait sentir également dans le domaine littéraire comme le conte et surtout la poésie qui demeure un moyen métaphorique et symbolique fort important. Dans la société amazighe, la poésie connaît plusieurs genres : *izlan* (couplets), *tamadyazet* (épopée), *tamawayt* (chant ressemblant au soprano de la culture occidentale), *taghuni* (énigme), *aadded* (thrène)... On la retrouve dans les chants élogieux et apologétiques, dans la satire, et naturellement dans les chants lyriques et amoureux. La vie et la mort constituent également un domaine fécond de cet art, qui, hélas ! est menacé de disparition à cause de la scolarisation et des effets uniformisateurs de la modernité.

Cette poésie orale, comme toujours, frappe par sa spontanéité. Aussi, dès qu'un refrain est improvisé, lors de la danse collective dite *ahidous*, en tamazight, les aèdes s'évertuent-ils à trouver des couplets *(izlane)* qui se moulent sur le rythme du chant, lequel chant va être repris en chœur par les danseurs et les danseuses. Ces couplets scandés à gorge déployée, et qui ont des effets nombreux (poétiques, éducatifs, moraux…) sont mémorisés ou oubliés, et ce, en fonction de leurs valeurs rythmique, métaphorique et symbolique. Les meilleurs d'entre eux seront retenus et passeront à la postérité. Ils seront cités dans des circonstances précises de la même manière qu'on cite des proverbes et des adages à des fins éducative et morale.

Les communautés amazighes de l'Atlas ont donc leurs poètes qui éveillent la conscience publique et dont la création poétique n'a rien à envier à la poésie universelle. Malgré la spécificité de leur langage, chose qui est propre à toutes les cultures, leurs œuvres s'apparentent à celles des griots de l'Afrique noire, les gousani de l'Arménie, les *geishas* du Japon, les troubadours de la France de l'époque médiévale… Ce sont eux qui diffusaient l'information dans les souks et les moussems, et ce sont eux aussi qui propagent poétiquement, même aujourd'hui, les valeurs fondamentales qui ont assuré, depuis l'aube des temps, l'existence et la continuité de leur culture. Cette culture, il faut le dire, même si elle a évolué en marge de l'histoire, fait du respect de l'autre, l'une de ses valeurs essentielles, et c'est cela même qui a contribué à sa pérennité et l'a aidée à cheminer dans le temps.

La fontaine des Aït Iyacoub

BOU IWOUTA (L'HOMME AUX CORDES)

Depuis très longtemps, les Aït Atta et les Aït Bouguemmaz étaient en guerre à cause des pâturages[1]. Chacune de ces tribus du Haut Atlas Central, contrairement au droit coutumier, allait paître sur le territoire de la tribu voisine, après la fonte des neiges, lesquelles, très souvent, recouvraient les montagnes jusqu'à la fin du mois de mai. Les sages des deux communautés faisaient de leur mieux pour faire respecter la tradition, mais ces accalmies ne duraient que peu de temps, car il existait une telle concurrence entre les éleveurs de moutons et de chèvres que chacun voulait que son troupeau fût réputé comme étant la meilleure race de toute la contrée. Avec cette vision des choses, il était évident que des dérogations aux conventions et des querelles se multipliassent tellement entre les deux communautés que le groupe des sages se voyait souvent incapable de se faire entendre.

La vallée des Aït Bouguemmaz, appelée La *Vallée des Gens Heureux* au temps du Protectorat, est traversée par une grande rivière sur laquelle sont jetés des ponts en bois conçus uniquement pour l'usage des piétons. Les bêtes empruntent des gués et assurent la liaison entre les deux rives. Mais pendant la période des crues causées par les orages et la fonte des neiges, la rivière, malgré tous ces bienfaits, devient un obstacle. Autour de cette vallée qui fut, dans les temps les plus reculés de l'histoire, un grand lac non loin duquel se trouvent encore les traces des dinosaures, se dressent des montagnes dont certaines sont clairsemées de buis, et frappent aussi bien par leur altitude, leur escarpement que leur dénuement.

Quand les deux tribus n'en venaient pas directement aux armes, chacune d'elles cherchait à nuire à l'autre en tendant des pièges aux bergers qui s'aventuraient véhémentement dans son territoire, et en recourant à des stratagèmes bien étudiés pour les amener à mesurer la gravité de leurs actes. Le procédé le plus courant fut le vol de cheptel. Le champion de cette action vindicative était un monsieur surnommé Bou Iwouta (l'homme aux cordes). D'après l'un de ses descendants, il était de taille herculéenne. Sa pratique quotidienne de la montagne avait tellement développé ses muscles

---

(1) - Cette histoire pastorale m'a été racontée en tamazight, à Tabante, par Lhoussaïne Ferhat de la tribu des Aït Bouguemmaz, dimanche 25 mai 2007.

qu'il pouvait transporter un mouton sur ses épaules pendant de nombreux kilomètres, sans opérer aucune pause. Il faisait partie de la tribu des Aït Bouguemmaz et vivait aux environs du grenier collectif qui surplombe toujours le village actuel de Tabante, gardé aujourd'hui par un homme merveilleux âgé de plus de cent ans.

Bou Iwouta semait la terreur dans les montagnes gigantesques d'Igdem et de Tizal. Un jour de souk, la jeune bergère, Touda, de la tribu des Aït Atta, en le voyant s'approcher de son troupeau, s'était mise à appeler les siens en scandant ce chant qui était passé depuis lors dans le patrimoine poétique des tribus du Haut Atlas Central :

I

a tuda, a tašišawt i-ġdrri bu iwuta a mman-u^{w}
a zzenz-iķ iyran ula tatten
a zzenez-iķ abɛir ul amma-ns
i ġeđŕ-i bu iwuta amma-n^{w}
y-i-wy-i taqdimt en immanu^{w}
y-i-wy-i ayda-n^{w} kullut
a tuda a tašišawt

Ô Touda ! ô poussin ! Bou Iwouta m'a trahie,
Mes champs, mes moutons, j'ai vendus
Mon chameau et sa mère, j'ai vendus
Bou Iwouta m'a trahie, ô mère !
Il a pris le bijou ancien de ma mère
Il a usurpé tout ce que j'ai,
Ô Touda ! Ô poussin !

II

A Tuda, a tašišawt, a tizi n'uġb'ar', ata siwl
Iġeđŕi bu iwuta a mmanu^{w}
Iwin-I iqban ula tattan
y-i-wy-I ayda-n^{w} kullut
I war ġiy-ķ ad ġurr-un qimķ
I tša u fza adar-i-nw
I ur ġiyķ ad ɛayyeđķ I w-ušša
Mqqar ayd iġliy ulli-nš

Ô Tuda ! ô poussin ! Ô col d'Aghbarr, parle !
Ô mère, Bou Iwuta m'a trahie.
Boucs et moutons, il a emportés,
Il a emporté tout ce que j'ai.
Rester ici, je ne le puis :
Les pierres ont usé mes pieds,
Je ne peux plus par mes cris repousser le chacal
Même s'il ravage le troupeau !

III

A yayt bu daw^{u}d i-n-a_ralamn
I ggad aḵd a win i-mmanu^{w}
Ur edmin idammen taġart
Ur edmiḵad dinili datteḵ
I wallah edġi essemraḵas iwamrúr$^{´}$
Ar d yaliy w-ayur

Ô les Aït Bou Daoud, les méchants !
Ô frères, venez me secourir !
Je n'ai jamais cru qu'un jour nos liens de sang s'assèchent
Je n'ai jamais cru en être là,
Des flots de larmes, je verserai, je le jure !
Jusqu'au lever de la lune.

Bou Iwouta n'était plus resté le voleur connu des deux tribus : il était devenu, par le biais du poème de Touda, le symbole du mal. Le langage poétique a amplifié ses dimensions diaboliques et l'a fait passer du niveau de la légende au niveau du mythe. En évoquant son histoire, on ne peut que penser aux yétis de l'Himalaya, êtres humanoïdes qui attaquaient les voyageurs perdus.

Naturellement, la poésie orale a son effet éducatif et moral, surtout lorsqu'elle émane d'une femme sans défense, qui menace de crier sa douleur ou même de se jeter du haut d'une falaise. Entre les Aït Atta et les Aït Bouguemmaz, les choses ont changé aujourd'hui. Un contrat écrit réglemente la transhumance, et, selon des lois définies, il est permis de paître sur le territoire du voisin à condition de respecter les clauses de la convention.

LE POETIQUE DANS LES CHANTS AMAZIGHS DU MOYEN ATLAS

Qualifiée de « haut langage » par Mallarmé, dès la fin du XIX^{ème} siècle, la poésie reste, malgré plusieurs essais, un art difficile à définir, car il relève de la magie incantatoire des mots. En voulant saisir l'identité de ce genre littéraire, René Char a intitulé l'un de ses recueils *Fureur* et *mystère*. Il entend par *Fureur* la révolte du poète contre l'hitlérisme, et par *mystère*, l'impossibilité de cerner ce qui fait l'essence de la poésie. Jean Cohen, qui a eu une approche linguistique de la poésie, a défini celle-ci en disant qu'elle est un « écart », une déviation par rapport à la prose qui constitue la voie normale de la communication.

La poésie amazighe, souvent indissociable du chant, comme le fut la poésie en France, à l'époque médiévale, se distingue elle aussi du langage quotidien parce qu'elle a des allures et des formes qui lui sont propres. L'objectif de cette étude est donc de dégager quelques-unes de ses particularités à travers une approche de sa métrique, de son rythme et de ses images.

La métrique

Comme toute poésie fondée sur le vers, la poésie amazighe utilise des mètres dont le nombre syllabique varie, d'après le corpus suivant, de 5 à 12. Observons ces deux chants appelés *izlane* traduits souvent par distiques ou couplets :

Ur iyanġi mayd akkax i wayd rix 10s
Ur iyanġi ġas ɛaddanas iberdan 11s

M'est égal ce que j'offre à mon amour,
De son infidélité me vient mon chagrin.

a bu tyyara iɛullan gg iyanna 10s
irra kun bu ttaksi da ttasin ezzin 11s

O pilote ! Même si dans les cieux vous volez,
Le chauffeur de taxi vous vainc : il prend les belles !

L'observation de ces deux exemples montre que *izlane* obéissent à des lois syntaxiques, prosodiques et métriques rigoureuses.

La première loi est celle du binarisme syntaxique : premier hémistiche : a bu tyyara…, deuxième hémistiche : irrakun bu ttaksi…

La deuxième loi est celle du lien syntactico-sémantique entre les deux hémistiches. Le deuxième hémistiche a pour rôle de compléter le premier sur le plan sémantique semblablement à ce qui se passe dans les poésies arabe et française versifiées.

La troisième loi est purement métrique : le nombre de syllabes dans les deux hémistiches est le même, mais quelquefois, le deuxième hémistiche dépasse le premier d'une syllabe. On a donc 8s/9s, 10s/11s. Lorsque la syllabe est ajoutée, elle a une fonction rythmique et musicale, car sa dissonance allonge le rythme, lequel est exploité musicalement par le chanteur. N'est-ce pas pour cette raison que Paul Verlaine « préférait l'impair » ?

Il faut dire que si le nombre de syllabes ne dépasse pas 11 dans chaque hémistiche, c'est pour des raisons physiologiques et respiratoires. Benoît de Cornulier, dans son ouvrage *La Théorie du vers*, précise avec raison qu'on ne peut prononcer plus de 9 syllabes sans être obligé d'opérer une pause pour reprendre le souffle.

Autre constatation, la rime qui est une loi fondamentale dans la poésie classique arabe ou française, par exemple, n'existe qu'occasionnellement dans la poésie amazighe. Même dans *Tamadyazet* qui est une sorte d'épopée qui contient de nombreux vers, on n'a que des échos sonores à la fin ou à l'intérieur des vers.

Le rythme poétique

Le rythme poétique est également un élément essentiel de la poésie amazighe. C'est lui qui la distingue de la prose par le fait même que celle-ci accorde plus d'importance à l'idée et au sens rationnel alors que la poésie privilégie la forme et l'ordonnance harmonieuse des mots.

Mais qu'est-ce que le rythme ? Pour Henri Meschonnic, dans son ouvrage *Critique du rythme*, le rythme est le retour d'éléments isochrones à des intervalles réguliers ou irréguliers. Ces intervalles, ponctués par des éléments lexicaux, accentuels, rimiques, vocaliques…, doivent être

rapprochés pour être perçus par l'oreille. Dans le cas contraire, leur effet sera faible ou même inexistant.

La poésie amazighe fondée sur le vers (versus : retour en latin), privilégie la répétition qui apparaît dans :

- les hémistiches,
- la distribution accentuelle,
- les échos sonores créés par les assonances et les allitérations.

Il résulte de ces répétitions et de ces échos que la musique s'adapte bien à la poésie amazighe laquelle est bâtie sur une structure formelle arithmétique bien étudiée. La musique qui accompagne les chants met en valeur les mots poétiques. Ces mots choisis selon les exigences du chant, favorisent leur propre interprétation musicale. Le mariage et la fusion entre le poétique et le musical font que la poésie amazighe est synonyme de chant, ce chant qui s'élève puissamment dans les travaux champêtres, les rites agricoles, funèbres, et qui, comme toute expression artistique, a une fonction thérapeutique.

La métaphore

Outre le rythme, la métaphore est une figure de rhétorique essentielle pour distinguer ce qui est poétique de ce qui ne l'est pas. En effet, le vers amazigh tire sa force et son pouvoir de la qualité et de la nouveauté de ses métaphores, donc de sa manière de représenter les choses d'une façon indirecte et allusive. Rappelons que dans son approche théorique du genre poétique, Platon définit la métaphore comme substitution d'un terme par un autre. Cette conception classique a sévi jusqu'à Paul Ricœur qui, en exposant les théories des anglo-saxons, relatives à cette figure, déclare dans son ouvrage intitulé *La Métaphore vive* que la métaphore porte, non pas sur un seul mot, mais sur un énoncé verbal développé. Il veut dire par là que l'effet de la métaphore provient aussi des mots environnants dont le sens se modifie en passant du dénotatif au figuré.

Voici quelques vers où le poète amazigh représente métaphoriquement les femmes sous forme de gazelles :

awa nufa timlalin s was
awa a fadennem a tssaɛiyya

Des gazelles, nous avons rencontrées,
Mais d'un fusil, j'ai tellement soif !

Dans ce distique, le poète qui se voit comme un chasseur, tire sa métaphore du registre animal et compare les belles femmes rencontrées en plein jour à des gazelles se trouvant à sa portée. Mais il ne peut les abattre, faute de fusil. Le manque d'arme connote l'interdit, le péché et donc l'inaccessibilité. Ce réseau à la fois simple et complexe d'images : gazelles, chasseur, fusil, interdiction, donne au vers un pouvoir poétique. Quant au rapport analogique entre la femme et la gazelle, appelé « al maha » dans la poésie arabe antéislamique, il se résume dans la vulnérabilité, la douceur, la minceur corporelle de la proie que la gazelle constitue pour le prédateur.

Dans cet autre distique, le poète dénigre une amante volage :

A wa inhubba-nu a bu wrbiɛ n-tiddukla
Max is nya izyar ad-ittawg̈ s̬a datš̬a

O celle que j'aime ! ô celle des nombreuses amitiés !
Serions-nous des bœufs à paître en communauté[1] ?

Comme les animaux n'ont aucune morale et qu'ils vivent selon leur besoin naturel, le poète, pour ramener à l'ordre l'amante volage, la compare dans ce distique aux bœufs qui se laissent entraîner par leurs instincts. Cette métaphore violente et dont l'effet pragmatique ne peut qu'être intense, est empruntée au registre animal. En effet, nous sommes dans un contexte bucolique et pastoral bien connu du poète, et dans lequel il puise son lexique, ses images pour nourrir sa poésie.

Voici un autre distique où les femmes aimées sont comparées à des brebis protégées par une clôture, et dont on ne peut s'approcher sans courir de risque :

Mayd iġin ad indw i ufray n-wulli
Ad itš̌ tadunt n-ġedd tizzerwadin

Qui ose entrer dans l'enclos des brebis ?
De la graisse ou des coups de bâton, il mangera !

(1) - Cf. Michael PEYRON, Rivières profondes (Issaffen Ghbanin), Wallada, 1993, p. 108.

Ici, le poète éprouve un sentiment amoureux très fort à l'égard de sa dulcinée, mais il manque d'audace, d'une part à cause des regards des jaloux (iḥerrazen), et d'autre part, à cause des inhibitions personnelles qui lui sont imposées par sa propre conscience. Comme nous l'avons dit tout à l'heure de la gazelle, les brebis représentent pour les *imazighen* la docilité, et surtout la grâce par opposition aux chèvres connues par leur caractère capricieux et turbulent.

Dans cet autre distique, le poète compare son œil à un être libertin et difficile à contenir. Aussi aimerait-il l'entourer d'une clôture en fer pour mettre fin à ses errances immorales :

Ayd am iyyan afray n-wuzzal a titt
Da ttinniy wadda tra ts-xubi aḍu

Puissé-je te faire une clôture en fer, ô mon œil !
Lorsqu'il voit celle qu'il aime, il me fait souffrir.

Il faut dire que la métaphore n'est pas la seule figure de rhétorique rencontrée dans la poésie amazighe. On a aussi la périphrase et surtout la comparaison bien qu'elle n'ait pas d'effet poétique aussi important. En voici un exemple qui compare un cœur volage à un coucou libre de tous ses mouvements et qui va pondre ses œufs sans aucun scrupule dans les nids des autres oiseaux :

amary am ttikuk ur iyyi lɛaš
ur yuru tiylay ur iyyi rebbi gg-wins
ġas axlidj enna xf izdeġ
ar issenyuddu lġa ġifs

L'amour est tel le coucou, il n'a pas de nid,
Ne pond pas d'œufs, ne reconnaît point Dieu,
Rien n'existe hormis l'arbre où il perche
Du haut duquel retentit son cri ![1]

Il faut constater que le poète amazigh essaie, dans le choix de ses images, de trouver un lien assez évident entre les deux parties de la comparaison : amour volage/coucou ; femmes/gazelles ; femmes/brebis, femmes/fleurs, comme c'est le cas dans la poésie arabe classique. Mais elles frappent par le fait qu'elles sont toujours empruntées aux registres végétal, animal,

(1) - Cf. Michaël PEYRON, *op.cit.*, p.104.

minéral, qui font partie de son univers, lequel agit étroitement sur sa pensée, sa sensibilité et son imaginaire.

Conclusion

Bien qu'orale, la poésie amazighe fonctionne de la même manière que la poésie universelle, notamment classique et versifiée. Sa prosodie, sa rhétorique, son organisation métrico-rythmique en font un langage qui exprime harmonieusement le rapport de l'homme à son environnement socio-économique.

La caractéristique de cette poésie vient aussi de ses relations étroites avec le chant qui accompagne une grande partie des activités humaines.

Si l'Atlas a conservé ses coutumes ancestrales, son mode de vie, ses croyances et ses valeurs, c'est en partie grâce à sa littérature riche en enseignements, cette littérature assimilée par le profane au folklore, mais qui heureusement commence à être valorisée à sa juste valeur parce qu'on comprend le rôle qu'elle peut jouer dans le renforcement de notre identité et dans le rayonnement culturel de notre pays.

HERITAGE DU PAGANISME

De tout temps, lorsque la pluie tardait à venir et que les champs commençaient à jaunir, la tribu des Aït Ouirra devenait inquiète et immolait des bêtes sur les tombeaux des saints afin que les averses fussent abondantes et que l'eau revînt dans les sources et les rivières. Chaque jour, après la prière du soir, à la mosquée du douar, certains vieux, expérimentés dans la prévision météorologique, observaient la couleur de l'horizon en étant attentifs à la direction que prenait le vent. Si le ciel était rougeâtre et si le vent ne venait pas de l'ouest, ils rentraient tristement chez eux sans perdre cependant espoir, car, en musulmans convaincus, ils croyaient toujours, qu'un jour ou l'autre, le bon Dieu ferait tomber des giboulées.

Durant mon enfance, certaines femmes de la fraction des *Aït Messaoud* appelées *istt elghanja* allaient dans les douars en chantant des chants rituels pour invoquer la clémence divine. Mais avant de commencer leur grande tournée, elles fabriquaient une poupée qu'elles fixaient à la tête d'un roseau. La femme qui tenait ce dernier le faisait danser en le levant au ciel selon le rythme du chant, tandis que les autres suivaient en hululant à gorge déployée. Lorsqu'elles arrivaient à un douar, les femmes leur offraient de la farine, des œufs, du thé, des pains de sucre, bref, de quoi faire un petit repas à la fin du circuit, le but n'étant pas de s'empiffrer, mais de prier Dieu d'étancher la soif de toutes ses créatures, qu'elles soient végétales, animales ou humaines.

Cette croyance, d'origine païenne, consistait à offrir en mariage une jeune fille, représentée par la poupée, au dieu païen *Anzar*. On pensait (et on pense toujours) qu'après la nuit de noces, la pluie tomberait à flots. Si la terre était arrosée juste après ces chants incantatoires, les femmes de la fraction des Aït Messaoud étaient confortées dans leur rôle de saintes médiatrices. Mais si la sécheresse sévissait, les feux de l'espoir ne s'éteignaient pas pour autant.

Ces chants n'étaient pas accompagnés d'instruments musicaux. On n'entendait que des voix féminines qui montaient puissamment dans le ciel. Durant ce rite, les femmes ne portaient que leurs habits de tous les jours et ne faisaient guère aucune toilette. Il fallait invoquer Dieu dans la simplicité et la sobriété pour essayer d'attirer sa clémence et de ne pas entrer en contradiction avec l'état désolant de la nature.

Drôle de coïncidence, cette année aussi, au mois de décembre 2006, *istt lghenja* ont chanté à gorge déployée au douar Oussefrou. C'est dire que le rite vit toujours. Jusqu'à quand ? C'est une autre histoire…

LES METIERS TRADITIONNELS

LA FORGE

La forge était le seul endroit du village qui, lorsque j'y entrais, excitait ma curiosité et m'invitait à tout voir avec cette même attention qu'on retrouve chez toutes les personnes qui pénètrent pour la première fois dans un endroit pouvant leur réserver des surprises.

Déjà son portail en tôle cloué aux vieux madriers, annonçait la couleur de cette forge où les coups de marteaux sur l'enclume étaient entendus même de loin. Il était tellement grand qu'on le franchissait sans descendre de la monture et sans avoir peur de se cogner la tête contre la planche transversale qui supportait le reste du mur en pierres. L'intérieur de cette forge était constitué d'un grand patio, légèrement incliné vers le portail, chose qui facilitait l'écoulement des pluies abondantes de l'hiver vers la sortie, et de plusieurs ateliers sans portes au milieu desquels les forgerons avaient creusé des trous où ils s'enfonçaient jusqu'à la taille afin d'être au même niveau que l'enclume planté solidement dans le sol, et de travailler le fer chauffé à blanc.

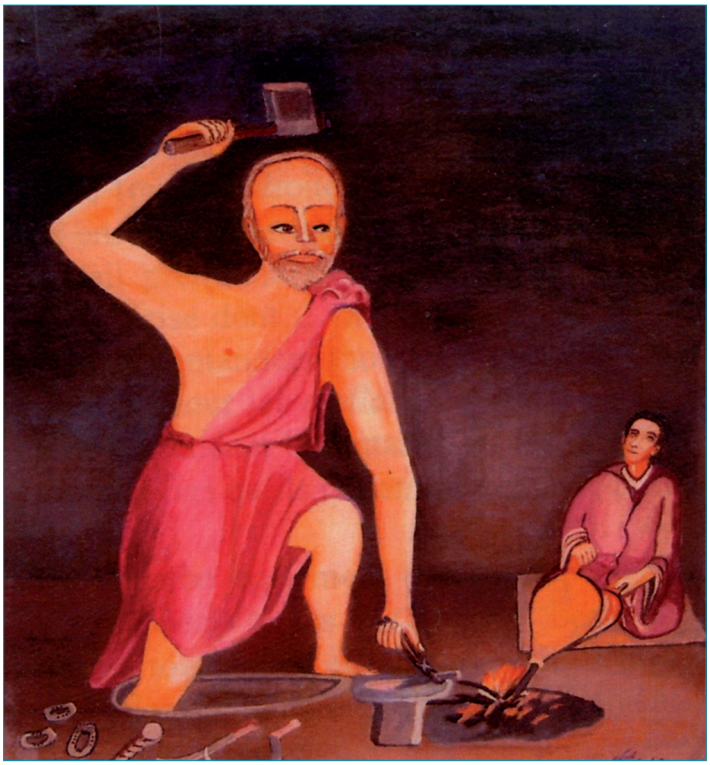
Durant la semaine, ces artisans aux mains noircies de charbon, de cendre et de métal, fabriquaient des pioches, des pelles, des binettes, des bêches, des houes, des faucilles, et affûtaient des socs à l'approche de la saison des labours. Dès qu'une pièce était achevée, ils la trempaient dans une grande cuvette pleine d'eau en se servant d'une longue tenaille. Une vapeur blanchâtre montait aussitôt, précédée d'un bref chuchotement provenant du métal qui se refroidissait instantanément.

Mais c'était le jour du souk que la forge du village devenait si animée et si bruyante qu'on avait de la peine à y entrer. Devant chaque atelier, les campagnards tenaient leurs bêtes en attendant leur tour, tandis que les maréchaux-ferrants s'activaient à mettre les fers aux sabots des mulets, des ânes, des chevaux dont certains, effrayés par le tintamarre des marteaux, le bruit des grands soufflets et l'éclat des étincelles jaillissant du feu de charbon, se cabraient violemment et créaient des bousculades dangereuses. Pour détourner les bêtes non habituées à cette ambiance horripilante, les maréchaux-ferrants leur serraient la lèvre supérieure avec une grande pince en acier, qui, en les traumatisant ainsi, leur faisaient oublier tout le reste. Cette méthode forte permettait aux artisans de mieux achever leur œuvre.

Notre mule, heureusement, ne ressemblait pas à ces bêtes quasi sauvages qui faisaient un tel désordre dans la forge que leurs maîtres ne pensaient qu'à les vendre au premier venu. On dirait qu'elle comprenait qu'on voulait la chausser confortablement. Aussi se prêtait-elle à cette opération sans aucun ressentiment. En hiver, lorsqu'il m'arrivait de l'emmener chez le forgeron, je m'asseyais à côté du feu, non loin de l'apprenti qui chauffait des barres de fer en actionnant un énorme soufflet qui inspirait et expirait l'air de la montagne dans un rythme monotone et serein. Quelquefois un verre de thé venait des ateliers voisins, et je le buvais tranquillement en attendant que les sabots de ma mule fussent protégés avec des fers épais pour qu'elle pût, de nouveau, trotter allègrement. C'était un maréchal-ferrant de petite taille qui s'occupait de cette tâche pleine de risques, car certaines bêtes n'aimaient point qu'on s'approchât de leurs pattes postérieures. Cela, elles le faisaient savoir en donnant des coups dans l'air qui obligeaient les artisans à se livrer à leurs tâches prudemment.

Mais de tous les forgerons que j'ai observés dans ma prime jeunesse, celui dont je retiens encore l'image fraîche dans ma mémoire, est le dénommé *Oufarah* - que Dieu ait son âme ! Il se distinguait par sa grande taille, son teint très foncé et surtout par sa bonhomie. Ni le fer, ni les bêtes rebelles ne lui désobéissaient. Aussi, tel le dieu Vulcain, il donnait de si grands coups au fer qu'il le ramollissait en peu de temps ; quant aux bêtes récalcitrantes, il les grondait, les insultait, leur donnait même des coups de pieds qui les rendaient dociles comme des agnelles. Naturellement, cela faisait rire les clients, même si au fond d'eux, ils auraient aimé que le ferrage se passât sans violence.

Pour tout dire, la forge rendait un très grand service à la tribu. Tous les instruments du travail agricole sortaient de ses ateliers. Le couteau du forgeron *Ourribane* battait tous les records. Ceux *d'Outalha* n'étaient pas de moindre qualité. Mais ce qui me plaisait surtout dans ce lieu, c'était l'ardeur avec laquelle tout le monde travaillait. La paresse n'avait point de place dans cette grande maison où les forgerons, bien que leur visage fussent barbouillés de sueur et de suie, s'attaquaient au fer, dans la gaieté, et fabriquaient de beaux objets simples et pratiques qui étaient utilisés avec beaucoup de soins aux quatre coins de la tribu.



Le forgeron de la tribu
des Aït Ouirra

LES TAPIS DE LAINE

Le travail de la laine occupe de nombreuses femmes dans la tribu des Aït Ouirra. Aussi, dès la fin de la tonte des moutons, après avoir choisi des toisons correspondant aux articles qu'elles projettent de confectionner, elles les lavent avec de la saponaire à la fontaine et les sèchent en les laissant s'égoutter sur des fils tendus entre les arbres ou sur des pierres se trouvant près de l'habitation. Puis, elles les débarrassent des épines, des herbes sèches, des morceaux de pailles, etc., en démêlant les touffes adroitement avec leurs doigts agiles et infatigables. Vient ensuite le cardage qui se fait avec des instruments appropriés. Ce travail préliminaire étant terminé, chaque article va imposer la manière précise dont il va être traité. Un *burnous* de tous les jours, par exemple, demandera moins de soins qu'un burnous de fête ; il en est de même pour les *djellabas*. En effet, s'il s'agit d'une *djellaba* que l'on porte pendant la fantasia, ou les grandes occasions, les fils de laine seront si fins qu'ils ressembleront à de la soie.

La tapisserie absorbe également une grande quantité de laine produite dans la tribu. Mais si les fils sont ici beaucoup plus gros puisque la finalité est tout autre, on accordera de l'importance aux formes géométriques dont la fonction sera essentiellement décorative. Le travail de la laine est si développé que chaque région, ou même chaque ethnie, imprime sa production de son sceau pour la caractériser et exprimer sa propre conception de l'œuvre artisanale. L'emploi des couleurs et des motifs divers peut servir de moyen de distinction et d'identification entre les communautés. A Tazannaghet, par exemple, la couleur noire est utilisée sans ménagement ; par contre, on ne la retrouvera pas pratiquement dans le tapis du Moyen Atlas, lequel préfère les couleurs chaudes, principalement le rouge, le rose, le violet. Telle une œuvre d'art, le tapis est un espace de création artistique où la tisseuse laisse libre court à son imaginaire. Des rangées de quelques centimètres de largeur, et, à l'intérieur desquelles sont dessinées des figures géométriques bien étudiées, traversent en longueur le tapis qui acquiert de ce fait une valeur artistique indéniable.

Le tapis de laine pure, dans la culture amazighe, a une valeur plus affective qu'économique, car il est tissé par des femmes (l'épouse, la fille, la sœur, la cousine, la mère, la grand-mère, la tante…) qui sont liées sinon par le sang du moins par l'appartenance à la même ethnie. La vente d'un tapis

dont le tissage prend de nombreux mois de travail méticuleux, et de nombreuses nuits de veille, s'accompagne souvent d'une sorte de chagrin, semblable en tous points à celui que les artistes peintres éprouvent en voyant le fruit de leur imaginaire emporté par le vendeur.

Il a également une valeur culturelle puisque les techniques complexes que nécessite sa confection sont fort anciennes. Aussi, pour les maîtriser, il est utile d'avoir recours aux vieilles femmes reconnues dans la tribu comme d'excellentes initiatrices.

Pour toutes ces valeurs, le tapis, dans le milieu amazigh, est utilisé avec respect. Aussi est-il mal vu de marcher dessus les pieds chaussés, surtout lorsqu'il s'agit de ces tapis épais, pulpeux, chauds, ornés de motifs décoratifs et symboliques hérités des aïeux.

Les effets artistiques du tapis ont été tels que le peintre Paul Klee s'en est inspiré, après les voyages qu'il avait effectués en Afrique du Nord.

L'objet artisanal ou l'objet d'art (la frontière entre les deux est difficile à établir) constitue la mémoire d'un peuple et le fruit d'une culture qui s'est formée durant plusieurs siècles d'imagination, de recherche et de créativité. Il faudrait donc rendre hommage tant aux éleveurs de moutons qu'aux femmes artistes qui, par leurs doigts magiques, veillent sur notre bien-être et la qualité de ces tapis qui, hélas, sont en train d'être suppléés par des produits confectionnés par milliers par des machines utiles certes - mais sans âme.

PETITS TAPIS DU MOYEN ATLAS

La symétrie n'est pas respectée dans le tapis

Elle l'est rigoureusement dans le tapis

LE COIFFEUR DU VILLAGE

Dans une ruelle qui part de la rue principale qui divise *El Ksiba* en deux parties, se trouvait une rangée de trois ou quatre boutiques de coiffeurs où se rendaient les clients assez nantis qui tenaient à faire une coupe moderne, ou, comme on dit, à la page. Ces boutiques rivalisaient à qui mieux mieux en propreté, en musique, en pots de fleurs bien disposés devant des portes en bois afin qu'elles fussent aperçues même par les passants les moins attentifs. Les coiffeurs, habillés à l'européenne, avaient pu acquérir des tondeuses qui venaient de faire leur apparition dans les salons de coiffure des grandes villes. Ces appareils modernes faisaient leur fierté et leur attiraient une clientèle nombreuse.

Comme beaucoup d'élèves, j'allais chez le coiffeur Abdelkader, qui, après chaque taille, m'inondait d'une brillantine visqueuse en inclinant légèrement une grande bouteille sur ma tête et frottait ce qui restait de mes cheveux noirs coupés à raz, avec ses doigts qui se détendaient et se repliaient comme les tentacules d'une pieuvre. Ma petite tête de la taille d'une grosse grenade ou d'un melon moyen, se reflétait dans une glace rectangulaire fixée au mur en face des clients. Je voyais alors rouler, sur un tablier bleu, mes cheveux par touffes de dimensions inégales, tout en écoutant les chansons marocaines de l'époque, comme *Httit tbila sidi*, *Aouma loulou*, ou les belles voix des cantatrices égyptiennes, *Smahan* et de *Laïla Mourad*, que j'imaginais comme des anges qui nous parlaient du ciel.

Mais *Abdelkader*, malgré cela, n'excitait pas tellement ma curiosité car il ressemblait presque en tous points à ses confrères. Celui chez qui j'allais parfois pour m'amuser, en compagnie de mon cousin, *Haddou*, était *Oussout*, un coiffeur venu tout droit du terroir et qui avait ouvert une boutique sur la rive d'en face.

Dans cette boutique très modeste, il n'y avait qu'une chaise et une serviette pendue à un clou noir fixé au mur, et qui était usée par les mains rugueuses des paysans. Meublé sobrement, la boutique donnait l'impression d'être grande tellement l'air y circulait librement. Elle avait des murs fissurés, une toiture en planches clouées aux piliers placés transversalement sur des murs en pisé, peints à la chaux vive. Son constructeur ne pouvait la doter de fenêtres, car elle était prise entre le carcan des maisonnettes voisines qui ne la dépassaient guère en vétusté.

Quand vous y entriez, *Oussout* vous saluait vivement, vous invitait à vous asseoir sur sa chaise bancale en la retenant un moment par derrière de peur que vous tombiez les quatre fers en l'air. Il se mettait ensuite à aiguiser la lame de son couteau en la frottant rapidement des deux côtés à une pierre lisse qui lui servait de lime, tout en vous demandant de qui vous êtes le fils, car il connaissait, à quelques exceptions près, toutes les familles de la tribu des Aït Ouirra. Quand il obtenait les informations attendues, il vous disait que votre père était un homme sur qui on pouvait compter, et vous racontait une histoire amusante à laquelle l'un de vos proches était mêlé en espérant que cela vous donnera envie d'être son fidèle client.

Mais cela n'était rien par rapport à sa manière typique de faire la coupe. C'était une manière qu'il était le seul à utiliser, et personne, dût-il être formé dans les meilleurs salons du royaume, ne pouvait la pratiquer mieux que lui. Il encerclait votre tête avec une ficelle en poils de chèvres, en la plaçant à deux doigts au-dessus de vos oreilles frissonnantes de frayeur, faisait un nœud solide sur votre front déjà en sueur, et, une fois satisfait de sa technique, il reprenait son couteau constitué d'un manche en bois terminé par une longue lame qui vous donnait envie de renoncer à la taille. Et là, en invoquant Dieu et son prophète, il se penchait sur votre tête et commençait le défrichement avec ses grosses mains qui auraient mieux servi à la manipulation d'une pioche qu'à une lame métallique effilée et froide.

Lorsqu'il trouvait un pou entre les poils de l'un des ses habitués, il lui disait en riant : « Hih ! En voilà un, Moha ! Les travaux champêtres ne t'ont pas laissé le temps d'aller au bain maure ! » Après cela, il faisait tomber la bête au sol et l'écrasait en appuyant dessus avec la grosse semelle en caoutchouc de ses sandales. Il ajoutait sans méchanceté, pour clore cet événement comique : « Moha, un tel pou ne peut être tué même par un fusil à deux coups ! » Cet épisode comique qui élargissait l'éventail de la familiarité, se terminait par des éclats de rire.

Oussout n'avait pas de pair : il ne demandait jamais d'argent. On lui donnait ce qu'on voulait, quatre rials, six rials, et si on lui mettait dans la main la fameuse pièce de dix rials, on voyait son visage rayonner d'une joie plus intense. Mais si vous ne lui donniez rien, car vous n'aviez pas pu vendre votre bouc, votre blé, ou quelque autre produit de votre terre, ne pensez pas que vous vous étiez endetté ! *Oussout* n'avait besoin que de peu pour vivre. Cela, on le comprenait bien. Faute de pièces sonnantes et trébuchantes, certains le payaient avec des œufs, d'autres avec de l'huile,

des grains d'orge, de maïs ou de blé. Il acceptait tout en vous remerciant vivement. Et si aujourd'hui, il ressurgit dans ma mémoire, c'est que j'avais remarqué la grande générosité avec laquelle il offrait ses services à ses clients. Actuellement, les prix sont fixés devant vous. Plût à Dieu que mon village natal ne connaisse pas encore ce fait qui aurait révolté *Oussout*, lequel nous débarrassait de nos tignasses avec une gaieté légendaire.

Le coiffeur du village d'El Ksiba

LE VIEUX VANNIER

Les vanniers que j'ai vus à l'œuvre au souk, dans mon enfance, sont nombreux, mais celui dont l'image s'est incrustée dans ma mémoire, est un vieillard, qui, en venant de loin, posait son matériel dans notre douar, au pied d'un peuplier, et qui attachait son âne à un épieu, à quelques mètres de lui, avant de commencer à travailler. Bien qu'âgé, il se tenait tout droit comme un militaire et stimulait sa bête avec sa voix de stentor qui nous faisait peur et nous gardait à une distance respectable, même si nous avions envie de nous nous approcher de lui pour voir son bissac *(chouari)*, son bât, son attirail et sa petite tente de bâche étoilée de rapiéçages multicolores.

Les commandes arrivaient souvent dès qu'il s'était bien installé, car les paysans avaient souvent besoin de bissacs pour transporter du fumier, des produits agricoles, des araires pendant la saison des labours ou des chèvres et des moutons pour les vendre le jour du souk. Ils avaient aussi besoin de petits paniers à usage domestique.

Il s'asseyait alors sur le pan d'un grand sac à deux poches en poils de chèvres (*taghrart* en tamazight, *tellis* en arabe dialectal), étendait ses jambes recouvertes d'une vieille gandoura de couleur incertaine, mettait des bottes de doum autour de lui et débutait la fabrication de la commande en jouant avec ses doigts comme un prestidigitateur. Aussi, au fil des heures et au prix d'une concentration énorme, le bissac, le panier…, prenaient forme, grandissaient lentement et s'acheminaient vers leur achèvement. Pendant ce temps, le client concerné apportait de la paille à l'âne qui brayait en guise de réclamation, et du pain, du thé, de l'huile…, au vannier. Si tel n'était pas le cas, l'artisan pouvait vous exécuter une commande de pacotille en peu de temps. On comprend donc qu'il fallait le traiter avec égard pour avoir un produit qui durera le plus longtemps possible.

Ces temps où les cordonniers comme *Ba Ibbouh*, les soudeurs comme *Errabbat*, originaire des Aït Rouadi, les fabricants de plateaux et de louches en bois, qui venaient du petit douar de *Bouttouth*, sont révolus. Les objets qu'ils fabriquaient étaient simples, mais ils témoignaient d'une connaissance parfaite du métier. On les aimait tellement qu'on les croyait dotés d'une âme, car on savait comment ils étaient faits, et surtout on

connaissait les artisans qui les avaient créés avec beaucoup de patience et avec qui les habitants du douar entretenaient des relations humaines très riches. La vie que l'on menait à cette époque était modeste : le temps semblait couler lentement ; le rythme des saisons était bien senti ; il pleuvait en hiver et il faisait chaud en été. Maintenant, tout est brouillé… Et cela, par conséquent, peut susciter des angoisses.

LE REBOUTEUX

Ta main, pétrie de savoir-faire,
S'en va en guerre contre le mal,
Le mal qui noue,
Par accident ou maltraitance,
Les grandes pattes des équidés.

De la tribu des *Aït Ouirra*,
Tu es issu.
Ami des bêtes, tu es connu !
Ami des hommes, tu es aimé !
C'est le destin qui l'a voulu !

Le scientifique, tu l'as vaincu !
Avec tes mains, avec tes doigts,
Avec ton cœur, avec ta foi,
Les équidés *tous sur pieds*
Tu les remets allègrement.

Merci à toi, *Baadi* le rebouteux !
Je te comprends, tu es un grand !
Tu n'le dis pas : tu es modeste.
Permets-moi de te dire :
Tu es sublime pour tes amis.

Pour te quitter,
Je te transmets les r'merciements
Des silencieux les équidés
Et des agnelles qui t'interpellent.

Tu es un grand va les soigner…

Coup de chapeau à ta sagesse, à ton savoir,
Merci à toi, *Baadi* le rebouteux,
Tu aimes la vie, tu aimes la vie,
Et c'est pour ça que je t'oublie pas.

LES RITES AGRICOLES

LE SOURCIER DE LA TRIBU

Il est vrai que les montagnes de l'Atlas constituent le réservoir du Maroc comme en témoignent les sources, les rivières et les fleuves qui jaillissent de leurs flancs, couverts très souvent d'une forêt luxuriante. Comparée aux régions du sud, *Ouarzazat, Zagora*…, où les dunes dorées règnent sans partage, le versant atlantique du Moyen Atlas, dont il est question dans la plupart des textes de ce document, frappe par sa verdure et la fraîcheur de son climat. Ainsi les vergers, dits *ourthane* en tamazighte, abondent dans ces contrées et produisent des fruits d'un goût exquis.

Néanmoins, lorsqu'on a besoin de cultiver des terres non irriguées, on fait appel aux sourciers. Le plus connu, d'entre eux, fait partie de la fraction des *Aït Hammi*. C'est un homme dans la force de l'âge, et qui, tel un gros livre, a accumulé un savoir énorme. Ses habits traditionnels, constitués d'un turban blanc, d'une djellaba et d'un burnous de laine pure en font un homme distingué. Quand il est invité à faire une recherche, quelque part dans le territoire de la tribu, il chevauche sa mule aux poils roux en plaçant ses pieds dans des étriers reliés solidement par une cordelette multicolore, tissée amoureusement par sa femme même.

Une fois arrivé au champ où doit avoir lieu l'investigation, il attache sa monture au tronc d'un arbre, à la partie saillante d'une grosse pierre…, se débarrasse de son burnous, et, muni d'une branche d'olivier, fraîchement coupée, il se promène dans le champ en observant toutes les plantes qui y poussent : herbes, ronces, arbres. Après cet examen qui requiert beaucoup d'attention, il saisit la branche par les deux bouts, avec ses deux mains, et, se baissant légèrement en avant, il la promène presque à un mètre au-dessus de la terre, en tournant à droite, à gauche, en revenant sur ses pas, tel un enfant qui s'amuse avec son jouet préféré. A ce moment précis, il ne faut point lui parler, parce qu'il ne vous répondra pas. S'il ne sent aucune agitation, il devient angoissé. Mais lorsqu'il est sûr que la branche a tremblé sensiblement plusieurs fois dans ses mains, il refait l'expérience en s'éloignant de l'endroit et en y revenant. Et quand il a le cœur net que l'eau se trouve là, sous ses pieds, il vous dit gaiement en grattant la terre avec le bout de sa chaussure : « Ici se trouve votre puits, si vous croyez en Dieu ! »

Beaucoup de gens pensent que c'est la branche de l'olivier qui trouve magiquement le puits ou la source. En fait la science a montré que la terre émet un rayonnement tellurique et magnétique, qui est modifié ponctuellement par les cours d'eau souterrains, et ce, proportionnellement à leurs quantités et leurs débits. Les personnes qui sont sensibles à ce rayonnement omniprésent sur la terre, ressentent, en faisant cet exercice, une micro secousse nerveuse. C'est cette secousse qui fait trembler la branche maintenue en équilibre jusque-là.

La science éclaircit ce fait plein de poésie et de mystère. Si cela est connu par certains, d'autres continuent à voir la chose conformément à la tradition qui laisse encore les portes ouvertes au rêve et à l'imaginaire. Entre ces deux visions, l'une magique et l'autre rationnelle, les esprits se balancent. Le mien, à coup sûr, penche vers le flux poétique du mystère…

LE PARTAGE DE L'EAU

Dans les années soixante-dix, les séguias, dans la région d'*El Ksiba*, étaient toujours gorgées d'eau. Où que l'on se retournait, on la voyait couler abondamment. De nombreuses sources sourdaient des flancs de la montagne surplombant le village. Rien qu'à *Taghbalout n'Ouhlima* (la station d'estivage actuelle), il y en avait au moins une dizaine. Quand on longeait l'oued de *Saarif* vers l'amont, en été, on ne pouvait pas souffrir de soif : une eau cristalline et glacée coulait secrètement entre les fleurs et les herbes, bondissait sur des cailloux luisants comme de l'argent, tandis que des passereaux chantaient des airs doux qui répondaient au murmure des sources.

La grande séguia qui partait de la station d'estivage et qui allait arroser les champs de la fraction des *Imhiouach*, était particulièrement pleine d'eau, chaque lundi, car, conformément à l'accord établi entre les fractions de la tribu des Aït Ouirra, ce jour-là l'oued de *Saarif* n'appartenait qu'aux membres de cette fraction. Les mercredis revenaient à la fraction des *Aït Daoud*, les samedis à celle des *Aït Yacob*… Toutes les sources de la tribu étaient partagées entre les différentes fractions. Chaque famille, originaire de cette tribu, bénéficiait de sa part qu'elle pouvait utiliser librement dans le temps qui lui était imparti. Outre le fait qu'on s'en servait dans l'irrigation, on avait également le droit de la louer, ou même de la vendre quand on n'avait plus de champ dans les parages.

Si dans la région d'Errachidia, on utilise la méthode de *tanast* (cuvette) dans le partage de l'eau, chez les Aït Ouirra, on parle plutôt de *ayanzim* (pioche) pour référer à la quantité d'eau que le paysan conduit vers son champ dans un temps déterminé. Pour donner une idée de ce que cela peut être, avec deux pioches, on peut irriguer, en six heures, deux hectares à peu près.

Mais depuis que la sécheresse a atteint aussi les montagnes de l'Atlas, le débit des sources et des rivières a baissé dangereusement. Les sources de Sidi Aïssa, de Sidi Ben Daoud et de Tabachirt ont complètement tari. Pour pallier au manque d'eau, les paysans creusent des puits d'une manière

artisanale ou au moyen de la sonde, plus rapide et moins onéreuse certes, mais qui peut poser par la suite des problèmes techniques insolubles.

Bref, l'eau est une denrée nécessaire à la vie, et il est grand temps, en tenant compte de ce que nous voyons aujourd'hui, de prendre des mesures draconiennes à l'échelle planétaire pour la faire revenir ou du moins pour sauver ce qui en reste. Si tel n'est pas le cas, il sera douloureux d'imaginer ce que la Terre deviendra.

L'ARAIRE

C'est la charrue des Berbères qui a fait de l'Afrique un des greniers de Rome.
FOURNEL

Depuis l'aube des temps, l'araire est l'instrument de labour utilisé par les *Imazighen*. On le fabrique avec le bois du chêne vert en raison de sa solidité et de son abondance dans les forêts de l'Atlas.

Il comporte *ayoullou*, pièce dont l'extrémité inférieure est couverte étroitement par le soc métallique qui creuse la terre. La partie supérieure comporte le manche sur lequel le laboureur appuie suffisamment avec sa main pour que le soc s'enfonce profondément dans la terre. *Ayoullou* a deux trous rectangulaires de dimensions inégales. Le premier sert à retenir la deuxième pièce appelée *taghda*. Quant au deuxième, on y introduit un morceau de bois connu sous le nom de *tafrout* dont la fonction est de relier solidement *taghda* à *ayoullou*.

La pièce appelée *taghda* peut atteindre un mètre et demi. Elle est fixée solidement à *ayoullou*, et est rattachée elle-même à une pièce transversale qui passe sous le ventre de l'attelage, et qu'on appelle *tazzaglout*.

Deux petites pièces sont utilisées pour lier *taghda* et *tazzaglout*, ce sont *aghggad*, en cuir épais et *tifassine* (les petites mains) dont la fonction est de rattacher *tazzaglout* à *tahallast*, sorte de joug fabriqué avec des fils de doum et des morceaux d'étoffe à la fois doux et solides.

L'araire est donc ce qu'il y a de plus rudimentaire, comparée aux machines modernes utilisées pour retourner la terre. Néanmoins, pour les gens de l'époque, ce fut une invention capitale, car elle les libéra des tâches pénibles auxquelles ils étaient astreints à chaque période des semailles. Aussi, dans les régions montagneuses, il reste l'outil essentiel du paysan, qui, dès que la terre lance ses premiers appels, le fait sortir d'un préau, du coin d'un verger…, en examine les pièces et lui fait éventuellement une petite toilette. Quand tout est prêt, il amène alors son attelage de mulets ou

d'ânes et le remet à l'œuvre en espérant que la récolte sera bonne. Il est vrai que la superficie des champs où il est utilisé est souvent réduite, mais la qualité des produits agricoles obtenue est au-dessus de tout commentaire, car les paysans n'enrichissent la terre qu'avec du fumier naturel.

L’araire, instrument éternel du paysan

LES MOULINS A HUILE

Sur le flanc occidental des montagnes du Moyen Atlas poussent, depuis des temps immémoriaux, beaucoup d'espèces d'arbres fruitiers : des noyers, des grenadiers, des abricotiers et d'autres espèces aux fruits succulents, mais c'est l'olivier qui trône indiscutablement aussi bien dans les terres irriguées que les terres bourg. Cultivé dans la quasi totalité des pays méditerranéens, cet arbre, d'après les connaisseurs, produit, dans la région d'El Ksiba, la meilleure huile du Maroc. Dans ces contrées où la modernité n'a pas encore fait son apparition, les paysans évitent l'usage des engrais chimiques, se contentant, pour enrichir leur verger, du fumier de leurs bêtes. Avant d'atteindre leur ultime stade de maturité, les olives vont du vert clair au noir luisant en passant par le violet. La cueillette commence, dès le mois d'octobre, alors que les olives sont encore vertes. Elles seront salées et conservées pour être consommées aussi bien pendant le goûter que pendant les repas principaux du jour.

De l'avis de beaucoup de gens expérimentés, la meilleure pression a lieu au mois de novembre, avant que les grains soient totalement noirs. Cette huile bien grasse ressemble à du beurre fondu et pèse, de toute sa saveur, sur la langue. Les toutes premières pressions sont bonnes certes, mais elles contiennent un peu d'acidité, et il est préférable de patienter un peu pour goûter la bonne huile, celle où l'on aime tremper du pain, le matin, avant de vaquer à ses affaires, en l'accompagnant d'un verre de thé à la menthe.

En fait, l'extraction de l'huile d'olive ne date pas d'hier. Cette activité est connue depuis la haute antiquité : les Grecs et les Romains utilisaient déjà l'huile d'olive dans leur cuisine et leurs produits cosmétiques. Les Hébreux s'en servaient pour allumer leur chandelier à l'époque des Temples.

Malgré l'introduction de nouvelles techniques de pression, dans la région d'El Ksiba, comme le fait de faire tourner le moulin au moyen du courant électrique, tout le travail demeure cependant traditionnel, archaïque même. On utilise toujours la grande roue en pierre tirée par une bête pour broyer les grains. Quant à la pression, proprement dite, on se sert d'un tournevis. Naturellement, les résultats escomptés ne sont pas totalement atteints : beaucoup d'huile reste, disons pour éviter les termes scientifiques rébarbatifs, dans le fruit broyé.

De ce fait, l'huile ne doit tolérer aucune incompétence, car elle a des propriétés bénéfiques pour la santé, notamment sur le plan cardio-vasculaire, grâce à sa teneur en vitamine A, en vitamine E et en acides monoinsaturés. En raison de ses constituants riches et variés, elle a également des effets thérapeutiques importants sur le cholestérol.

Grâce à son goût, à ses arômes et à ses sensations kinesthésiques et tactiles, l'huile de la région d'El Ksiba est identifiable aisément lorsqu'on a le palais fin et qu'on aime la bonne huile pressée à froid et dont l'odeur forte, l'odeur du terroir immaculé, suffit à elle seule pour vous remettre d'aplomb.

Le Maroc est le quatrième producteur mondial après l'Espagne, l'Italie, la Grèce. C'est un rang louable certes, mais il est nécessaire de tout revoir en commençant par les soins apportés à l'arbre, la manière dont se déroule la cueillette, la pression… Pour être compétitive, notre huile doit rester biologique, et allier les techniques modernes de production avec le savoir-faire transmis par les anciens.

L'olivier est un arbre élu : il est cité dans le Coran. Tout son être et toute sa production sont d'une grande utilité : le bois, le feuillage, l'huile, le marc, de même que le rôle qu'il joue sur le plan écologique, ne nous permettent guère de le négliger.

Les paysans sont conscients de ces bienfaits qu'ils célèbrent, chaque année, avec des chants rituels qui soutiennent la cueillette et rendent le travail moins ardu. C'est dans cette période heureuse de l'année qu'ils expriment les liens ancestraux les unissant à la terre, à l'eau, aux animaux, bref à la Nature à laquelle ils sont reconnaissants et qu'ils respectent telle une mère gratifiante.

Technique utilisée depuis la nuit des temps

LA MEULE

De tout temps, la pierre a été d'une grande utilité pour l'homme. Il en a fait un moyen de défense redoutable, un matériau impérissable pour édifier de beaux palais en le taillant selon les formes géométriques voulues. C'est sur elle que nous marchons lorsque nous nous faufilons dans les ruelles des médinas où les divers objets de l'artisanat exposés au regard des passants nous ramènent, vivante, la mémoire des générations précédentes.

Néanmoins, l'idée que je garde de cela, n'a en fait sur moi qu'un effet bien pâle, comparée à celle que je me suis faite de la meule que ma mère et ma grand-mère utilisaient pour moudre le blé qu'elles sortaient, avec tant de soins, du grenier sombre où des souris véhémentes avaient élu domicile.

Ce blé, cela pouvait être aussi de l'orge, du maïs, était lavé, frotté à la main dans un grand panier en doum, puis étendu sur une natte dans un espace bien ensoleillé. Cette partie du travail préparatoire prenait au moins une journée. Le lendemain, ces grains propres étaient passés au crible et triés avec beaucoup d'attention. Rien ne devait passer inaperçu : ni brin de paille, ni graine de quelque herbe sauvage, ni caillou ramassé par mégarde sur l'arène, à la fin du battage. Il faut préciser cependant que dans cette opération capitale, ma mère ne comptait pas tellement sur ma grand-mère dont la vue commençait à baisser sérieusement. Aussi, sans en avoir l'air, elle vérifiait la partie qu'elle avait triée pour être sûre que notre pain ne contiendrait pas de corps étranger pouvant nuire à notre santé.

Je me souviens bien des hivers pluvieux où je me réveillais au bruit de la meule qui tournait près de l'âtre. C'était le bruit naturel et doux de deux pierres superposées qui moulaient les grains dont ma mère nous faisait des galettes cuites avec du feu de bois et qui étaient arrosées avec l'huile d'olive ou le beurre frais de nos chèvres.

En fait, toutes les femmes de mes oncles se servaient de cette meule pour obtenir de la farine ; ma grand-mère qui en connaissait la grande utilité depuis qu'elle était jeune, leur recommandait d'en prendre soin. Elle disait que tout objet détérioré pouvait être remplacé, sauf la meule. Et puis cette meule nourricière faisait partie de l'histoire de sa famille. Ses aïeules l'avaient utilisée pour nourrir les leurs, et il fallait donc la conserver pour les générations futures.

Un jour, pourtant, vers la fin des années soixante, on installa au village un moulin moderne qui broyait les grains rapidement et se passait des forces humaines certes, mais qui avait deux inconvénients majeurs. D'abord, il faisait un bruit assourdissant pour les paysans habitués au bruit doux de la nature. Ensuite, - et c'est là où le bas blesse -, on disait que lorsqu'on portait sa farine au nez, elle dégageait une odeur semblable à celle du fer, du mazout, et qui ne vous encourageait pas à en faire votre pain… Elle ne valait pas du tout la farine de la meule traditionnelle. Le pain croustillant qu'on en tirait avait l'odeur pure du terroir. Lorsque ma mère le sortait du four et qu'elle nous remplissait de grandes carafes avec du lait caillé, on n'avait besoin de rien d'autre. Ces choses simples, préparées avec soin et servies avec beaucoup d'affection, nous donnaient, pour toute la journée, des forces à en revendre.

L'introduction de ce moulin moderne eut cependant ses défenseurs qui virent en lui un moyen de libérer la femme de ses travaux domestiques quotidiens, ainsi que le commencement d'une ère prometteuse. Il eut également ses détracteurs au nombre desquels je devais compter, sans avoir analysé le pour et le contre de cette grande machine au sujet de laquelle les avis étaient partagés et qui avait déclenché des antagonismes et des discussions si animées qu'elles me font penser, aujourd'hui, à ce qu'on appelle, dans les livres, « la querelle des anciens et des modernes ».

Naturellement, si j'affectionne toujours notre petite meule de pierre, c'est parce qu'elle est liée à mon enfance, l'enfance que tout le monde évoque avec nostalgie. Le goût du pain de l'époque y entre aussi pour quelque chose, le pain bio *d'innour** dont la saveur se passe de tout commentaire, et qu'on peut encore goûter heureusement dans les montagnes de l'Atlas.

* *Innour* est, en langue amazighe, le nom du four en pisé, chauffé avec des matériaux naturels et dont la forme varie selon les tribus.

Meule sur l'envers d'une peau de mouton, utilisée dans la tribu des Aït Hdiddou

LA TONTE DES MOUTONS

Les rites agricoles sont encore loin de disparaître dans la tribu des Aït Ouirra, même si les jeunes sont attirés par des activités modernes qui leur paraissent moins fatigantes et plus rentables. La période des semailles, du battage du blé, de la cueillette des olives…, est accompagnée de chants rituels qui stimulent les travailleurs et qui constituent, d'après des croyances anciennes, un obstacle contre le mauvais œil et les pouvoirs maléfiques divers.

L'un des rites auquel j'assistais, chaque année, durant ma jeunesse, est la tonte des moutons qui a lieu vers le mois de mai, dès qu'il commence à faire chaud et que ces bêtes n'ont plus besoin de se couvrir de leur toison de laine. Nous allions chez mon oncle qui dressait sa tente sur le plateau de *Tinaffidine*, et qui invitait, pour célébrer ce rite annuel, ses amis, qui, eux aussi, élevaient des troupeaux de moutons et de chèvres. Durant cette journée réservée à la tonte, les bêtes n'allaient pas paître aux champs ; on les gardait toutes dans la *zériba*, mais on n'en tondait que celles qui avaient une grande toison. Celles qui n'en faisaient pas partie devaient sentir cela comme une injustice !

Quand nous arrivions chez mon oncle, nous les villageois, il se hâtait de nous servir du thé bien chaud, des galettes de pain assaisonnées de beurre de chèvres, tandis que mon père, sortait, du bissac porté par sa monture, de la menthe, des pains de sucre, de la farine. Des tapis et des nattes en doum étaient étendus pour les invités sous la tente et au pied de quelque grand chêne. La tonte commençait, dès le matin, pour pouvoir s'achever assez tôt, car il fallait laisser un peu de temps aux bêtes pour qu'elles aillent glaner quelques touffes d'herbe avant le coucher du soleil. Elle s'ouvrait toujours avec les youyous des femmes, suivis de chants rituels scandés par les tondeurs dont le nombre variait selon la quantité des moutons. Les tâches étaient distribuées spontanément entre les aides de mon oncle : une personne cherchait les bêtes dans la *zériba*, une autre leur attachait trois pattes et en laissait une libre pour leur permettre de se mouvoir légèrement, une troisième ramassait les toisons, les pliait en quatre et les ficelait en se servant des feuilles du palmier nain cueillies aux alentours de la bergerie. De temps à autre, cette personne attirait l'attention de mon oncle sur une

belle toison dont les femmes, plus tard, pourraient tirer, grâce à la nature douce et soyeuse de sa laine, un burnous de luxe.

Fiers de leurs belles djellabas blanches, les invités, appuyés sur des oreillers de fortune, prenaient du thé, dégustaient des brochettes en attendant le mouton rôti, les plats de couscous épicés et les ragoûts mijotant des heures durant sur la braise et dont l'odeur s'éparpillait jusqu'à la lisière de la forêt.

Quand la tonte était achevée, on arrosait le troupeau, toujours enfermé dans la *zériba*, avec de l'eau salée où les tondeurs trempaient leurs grands ciseaux pour mieux les aiguiser. A la suite de cette pratique inévitable, le berger ouvrait toute grande la *zériba*. Les moutons qui semblaient alors avoir perdu du poids en étant molestés de leur laine et dont les poils coupés à raz brillaient au soleil, en sortaient à toute vitesse. On croyait que ce rite était nécessaire à la fécondité et à la prospérité du troupeau.

Lorsque tout cela était fini, les invités remerciaient leur hôte, grimpaient sur le dos de leurs montures et les éperonnaient pour ne pas rentrer chez eux tard dans la nuit. Nous étions toujours les derniers à partir, parce qu'il fallait ranger les toisons dans de grands filets, les charger sur le dos des mulets. Deux ou trois personnes aidaient mon père à les ramener au village, tantôt en guidant les bêtes, tantôt en remettant en équilibre les filets se balançant sur le dos des animaux. Cela nous prenait au moins deux heures de marche, car les mulets, lourdement chargés, ne pouvaient s'avancer aussi rapidement que d'habitude. Muni de son fusil de chasse, mon père, braconnier intraitable, tirait sur des perdrix et des ramiers, chose qui dérangeaient les femmes qui se bouchaient rapidement les oreilles dès qu'elles le voyaient épauler.

Ce rite existe toujours, mais de moins en moins, les jeunes ruraux ne rêvant plus que d'émigrer vers l'Europe. Il faudrait donc les encourager à assurer la relève en trouvant des raisons convaincantes pour les intéresser aux métiers de leurs aïeux, car il est des métiers qui ne doivent point disparaître, en raison de leur adaptation aux régions où ils sont pratiqués et des résultats qu'ils ont donnés depuis l'aube des temps. C'est le patrimoine culturel qui renforce l'identité et les valeurs d'une nation. Le nôtre est tellement riche que ce serait un sacrilège de le laisser partir en fumée.

Le rite annuel de la tonte au seuil de la tente

HYMNE A LA NATURE

LE CHEVAL

Que tu sois au repos, que tu coures dans les champs,
pur sang, dont la crinière se mêle au nuage en furie,
Tu réjouis l'œil, tel un ruisseau d'avril,
Dès ton apparition.

Bucéphale, *Al Bouraq*, furent tes mythes ;
Et tu montes dans les cieux et tu reviens à la terre
Tandis que l'homme, compagnon éternel,
Se lève pour aller avec toi au pays des songes.

Certains fondèrent des empires en te lançant au vent,
D'autres décimèrent des peuples et saccagèrent leurs mines,
Mais tu demeures comme tu fus, depuis la naissance des astres,
Un pur sang qui donne du bonheur.

Tu portes les plus beaux noms : de l'alezan à ayis en tamazight,
En passant par *the horse* et *al hissane*…
Et, pour aller randonner sur les ailes du firmament,
Tu hennis en notre direction.

Triste serait ce monde si, comme la dulcinée qui vous tourne le dos,
Ton image disparaissait de nos rêves !
Mais il est des cœurs qui te voient, te peignent et te chantent toujours,
Car tu es la fierté même de ce peuple
Pour qui tu restes à jamais le visage du bonheur.

Le mythe du cheval

UNE RANDONNEE MEMORABLE

Il y a cinq ou six ans, j'ai fait la connaissance d'un universitaire croate à l'Université Hassan II (Casablanca). Au cours d'une discussion agréable qui nous a éloignés du thème ardu de la rencontre, nous avons vu que nous partagions une même passion : les randonnées pédestres. A la fin du colloque, nous nous sommes quittés en nous disant qu'on pourrait se revoir et suivre quelque temps les sentiers forestiers se faufilant dans les montagnes de la province de Béni Mellal.

Quelques jours plus tard, il m'a appelé pour me demander si j'étais disponible. Sans tarder, j'ai pris mes dispositions pour le recevoir, dans la pure tradition marocaine, et lui faire découvrir, non sans fierté, les beaux paysages de notre pays.

Un samedi matin, après un petit déjeuner copieux, pris à *L'Auberge les artistes*, à El Ksiba, nous nous dirigeâmes vers *Tizi tanammast* (le col du milieu) qui se trouve à une douzaine de kilomètres à l'est de *Tizi n'Aït Ouirra*, et qui n'est fréquenté que par quelques bergers qui y campent pendant la période de transhumance, ou alors par les habitants de *Naour* qui vont à *El Ksiba* pour vendre leur cheptel le jour du souk.

Nous étions trois, le Croate, son ami, Croate également, et moi-même, puis, en face de nous, la montagne, dite *Takoust*, en tamazight, parce qu'elle ressemble à la grosse ceinture en cuir qui retient solidement la selle du cheval. Dès sept heures du matin, nous commencions à grimper lentement la première colline qui s'était présentée à nous, en suivant un chemin rocailleux bordé de chênes. Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes sur le plateau de *tinaffidine*, où de grands troupeaux de chèvres savouraient des herbes aromatiques. Poussés par la curiosité, de jeunes bergers que je n'ai jamais vus, vinrent à notre rencontre, mais je pus reconnaître leurs parents en observant les traits de leurs visages, la couleur de leurs peaux et surtout leurs yeux, puisque je fais moi-même partie de la même tribu qu'eux. A l'ouest, se trouve le douar de *Titt n'Ziza* (l'œil de Ziza) et dont les cascades valent la peine d'être vues ; à l'est, la station d'estivage de *Taghbalout* ; au nord, le quartier de *Saarif* et la fraction des *Imhiouach*, et au nord-est, la belle montagne qui s'étire vers l'est et qui ne prend fin que vers Taza.

C'était au mois d'avril, un tapis vert, étoilé de fleurs, couvrait les champs et je me faisais un grand plaisir en les regardant autant que je pouvais, sachant bien que nos printemps, hélas, ne durent que très peu de temps. En effet, la verdure explose tout d'un coup, faisant le bonheur des promeneurs, mais le retour du soleil dévêt la terre en si peu de temps et ne laisse derrière lui que le souvenir d'un tapis multicolore.

Mes compagnons étaient émerveillés non seulement par la variété des paysages, car tantôt nous traversions une petite vallée, une clairière assaillie de chênes et de lentisques, tantôt nous grimpions une colline aux herbes touffues qui exhalaient des odeurs fortes où détonnaient les senteurs vivifiantes du thym. Effrayées par notre approche, des perdrix picorant aux bords du chemin sinueux, volaient de temps à autre en battant violemment des ailes et nous faisaient sursauter de surprise. Comme elles étaient pleines d'œufs, elles volaient au raz du sol et se posaient juste derrière les premiers buissons. Un braconnier en aurait rempli sa gibecière en peu de temps.

Après deux heures de marche soutenue, où la sueur perlait sur nos fronts, nous arrivâmes au pied de *Takoust* qui s'élevait devant nous telle une muraille gigantesque. Mais avant de l'attaquer, il fallait nous donner un peu de force. Nous nous aspergeâmes la figure et le cou avec l'eau limpide qui coulait sur des pierres luisantes, prîmes des fruits secs et levâmes le camp sans tarder, car le plus dur ne faisait que commencer. En nous appuyant sur nos cannes, nous suivions un sentier fluctuant qui serpentait sur le flanc de la montagne, tout en faisant attention pour ne pas le perdre. Et quand c'était le cas, on continuait alors dans la même direction en espérant le rattraper le plus tôt possible, car la pente était si raide et si pleine de pierres et d'herbes touffues qu'elle était quasi impraticable. De temps à autre, nous nous arrêtions pour reprendre notre souffle et admirer le plateau de *Tinaffidine* ainsi que les montagnes et les collines qui nous séparaient de *Tagante*, vaste région moutonneuse où coulait, à une vingtaine de kilomètres de là, le fleuve d'*Oum er Rébia*. On entendait parfois les appels et les chants des bergers, lesquels étaient repris indéfiniment en écho au fond des vallées où sautillaient une espèce de singes sans queue. Les ramiers, nombreux dans ces montagnes, eux aussi, égayaient notre randonnée avec leurs roucoulements discontinus et sourds. Plus nous montions, plus la vue panoramique devenait plus belle : les chênes, les rochers, les falaises abruptes, les flancs parfois dénudés des collines, agrémentaient, par la gamme variée de leurs couleurs, ce paysage qui faisait penser, grâce à sa pureté, à la naissance du monde. Arrivés à une altitude élevée où ne poussait aucun arbre, nous nous assîmes sur un grand rocher d'où nous

pûmes tout voir en promenant les yeux sur des paysages qui s'étendaient à perte de vue. Quelle joie n'éprouve-t-on pas quand on se croit au-dessus de tout, et que rien ne vient vous rattacher à la matérialité du monde terrestre! Nous n'avions plus rien à envier aux aigles : nous voguions dans un monde céleste sans fin. L'air y était pur, la brise fraîche des montagnes soufflait légèrement et nous insufflait une énergie immense. Le but était atteint, et l'on était content de nous tout comme ces alpinistes qui, après tant d'efforts et tant de risques, plantent le drapeau au sommet d'une montagne.

Après avoir joui longuement de cet exploit, nous continuâmes le circuit vers l'ouest en nous dirigeant horizontalement vers le lieu dit *Bou Oumeddarwou* (la montagne au gros rocher) qui surplombe la station d'estivage *d'El Ksiba*, appelée, de son vrai nom, *Taghbalout n'Ouhlima*. Notre marche devint aisée, et l'on ne faisait alors que profiter des vues panoramiques que nous offraient ces montagnes mythiques. Après une heure de marche environ, la descente commençait, non sans regret. Mais dès que nous eûmes emprunté un sentier que j'avais suivi vers l'âge de quinze ans en compagnie de mon oncle qui pratiquait la transhumance en ces temps-là, je fus secoué par une grande émotion dont je ne dis rien cependant à mes compagnons afin de ne pas introduire aucune mauvaise note dans le concert harmonieux de cette randonnée. Je marchais vite, car entraîné par la pente raide et le gravier glissant sous mes pas. Aussi, pour ralentir le rythme de cette descente spectaculaire, et éviter de me heurter à quelque pierre saillante, je m'accrochais aux branches des arbres penchées vers le sentier. Les Croates me suivaient en faisant de même, mais je n'avais aucune crainte pour eux : ils marchaient avec une telle assurance que, bien qu'ils fussent étrangers au pays, ils ne me donnèrent point de soucis.

Un peu plus tard, nous arrivâmes essoufflés à la station d'estivage. Des véhicules suivaient dans les deux directions la route qui la traversait et qui montait en zigzagant vers Aghbala. La modernité nous attendait au pied de la montagne ; on dirait qu'elle voulait se venger de l'avoir quittée, ne serait-ce que pendant quelques heures.

Un mois après, mon compagnon m'appela de nouveau pour voir s'il était possible de refaire le même trajet. Je répondis, le cœur un peu serré, que j'étais vraiment pris. Et ce n'était pas une excuse ! Pour de telles propositions, je suis souvent partant.

Tizi n'Aït Ouirra
(Col des Aït Ouirra)

DES VUES FEERIQUES

Lorsqu'on a bien travaillé durant toute la journée et qu'on se sent fatigué, il est normal de vouloir se reposer pour entrer, après le dîner, dans les replis duveteux de la nuit. Pour cela, les habitants des régions montagneuses de l'Atlas vont admirer, du haut d'une colline, les couchers du soleil et suivre sa descente progressive vers les lignes brumeuses de l'horizon.

De fait, dans toutes les saisons, le coucher est un moment privilégié. C'est le moment d'articulation entre la lumière et l'obscurité, entre l'activité et le repos, entre l'élan et la rétention. Aussi, depuis fort longtemps, j'essaie d'observer, avec toute l'attention nécessaire, ce déclin du jour et la montée magique de la nuit. Si les couchers, en été, frappent par la pureté du ciel et la simplicité de ses couleurs où le bleu règne sans partage, ceux de l'hiver offrent des vues féeriques. En effet, lorsque le ciel est couvert de nuages clairsemés et que les rayons lumineux tentent de les percer pour jeter encore leurs derniers éclats, une tension éclot entre les deux forces qui aboutissent à une myriade de couleurs phosphorescentes que nul peintre ne peut reproduire quels qu'en soient le talent et la virtuosité. La beauté du monde semble se concentrer à l'horizon, qui, en peu de temps, devient le théâtre d'un jeu de lumières et de couleurs, qu'animent le soleil rougeâtre et les nuages cotonneux qui jettent leurs pans sur toute l'étendue de ces lignes et ces franges éblouissantes où le ciel et la terre donnent l'impression de se rejoindre.

Ces couchers, vus du sommet d'une montagne ou d'une plaine qui s'étend à perte de vue, sont l'incarnation d'une esthétique divine. Lorsqu'on se donne le temps de les observer, une méditation s'installe aussitôt, mais pas n'importe laquelle, une méditation profonde qui vous fait découvrir d'autres dimensions de vous-mêmes et du monde, et que vous n'auriez jamais connues, si vous n'aviez pas été dotés de ce regard méditatif qui embrasse tout l'univers en un laps de temps.

Photographie prise
du haut d'une colline d'El Ksiba

L'AVEN DES OURS

Entre *Beni Mellal* et *El Ksiba* se trouve un grand nombre de grottes de formes diverses. Déjà, dans la montagne qui surplombe *Imi n El Ansar*, on peut en voir quelques-unes qui rappellent les temps les plus reculés de l'histoire de l'humanité et auxquelles on peut avoir accès en une vingtaine de minutes à pied en quittant la route goudronnée.

Dans la falaise rocheuse de l'oued *d'Amzouy*, au pied de laquelle coule encore, malgré la sécheresse, l'eau d'une source glacée, sont taillées jadis une dizaine de grottes à une hauteur de 40 mètres du sol environ. Elles sont alignées horizontalement et reliées entre elles par un petit passage vertigineux que ne pouvaient emprunter que les habitués de ces grottes, qui constituaient, selon certains, les greniers de la tribu, et qui, à l'évidence, pouvaient servir aussi de refuges imprenables.

En quittant le beau village de *Tagzirth* et en longeant l'oued où s'est formé un grand bassin naturel appelé *Ouchrih*, on peut voir également, non loin du pont de *Zanday*, une grande grotte où un berger abrite toujours, en hiver, son troupeau de chèvres, comme on le faisait il y a mille ans.

Cette structure caverneuse qui caractérise les montagnes du Dir, n'est pas étonnante, car les études géologiques prouvent que l'Océan Atlantique remontait jusqu'aux flancs du Moyen Atlas, comme en témoignent les fossiles marins du plateau de Khouribga et la nature des roches et des matériaux du versant nord de ces régions surélevées.

Toutefois, même si chacune de ces grottes a des effets immenses sur le visiteur en raison de ses stalactites, de ses parois intérieures aux couleurs diverses, et surtout des vestiges laissés par le passage de l'homme, celle qui frappe le plus reste indéniablement *L'aven* des *Ours* se trouvant à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'*El Ksiba*, dans le territoire de la fraction des *Aït Ikkou*.

A dire vrai, il y a bien longtemps que je rêvais de la visiter à cause des descriptions étonnantes qu'en faisaient ses visiteurs. Il semble d'ailleurs que les frères Tharaud l'avaient décrite dans un livre scolaire que les anciens élèves de l'école primaire d'*El Ksiba* lisaient pendant les dernières années du Protectorat. Hé bien ! cette grotte mythique, je l'ai visitée hier en compagnie

de François Gattano. Pour y arriver, nous avons suivi la petite vallée de Sidi Ben Daoud, puis nous avons traversé, après avoir grimpé une pente rocailleuse couverte de jujubiers, un plateau où poussent, à l'est, des champs d'oliviers, et à l'ouest, des amas d'euphorbes piquants. Quant au pied de la montagne dominant ce plateau où broutent, à la bordure des champs, des troupeaux de moutons, il est divisé en plusieurs parcelles de terre fertiles cultivées de blé et d'orge. L'entrée de l'aven n'est pas visible de loin, mais on peut la deviner grâce à la configuration des rochers. Pour nous rassurer, nous nous adressons à un berger qui nous l'indique en se servant de sa canne. Il ne reste alors qu'à attaquer la montagne en regardant loin, de temps à autre, pour ne pas tomber sur des impasses, car il n'y a ni sentiers, ni repères. Pour avancer, nous nous accrochons à tout : aux branches d'arbustes épineux, aux saillies des rochers, aux feuilles des palmiers nains. Et lorsque nous voulons reprendre notre souffle, nous nous retournons vers la plaine du Tadla qui s'étend à p erte de vue. Et là, tandis que nous admirons les couleurs printanières, l'écho ramène jusqu'à nous les chants et les appels des bergers qui chantent et devisent en voyant leurs bêtes brouter à satiété. Cette gaieté, s'ajoutant à notre curiosité sans cesse grandissante, redouble nos forces. Bientôt l'un de nous deux crie : « Ça à y est, nous y sommes. Il ne reste qu'une dizaine de mètres ! » Mon cœur se met à battre, beaucoup plus à cause de l'émotion ressentie que des efforts physiques fournis, et je suppose qu'il en est de même pour François que j'ai entraîné dans cette aventure qu'il a trouvée par la suite merveilleuse !

Pourtant, en arrivant à l'entrée, après tant d'efforts, je suis gagné par une grande déception. Ce que nous voyons, n'a rien d'impressionnant. Une grande entrée certes, mais le fond est visible, et l'on ne risque ni de tomber dans un creux, ni de se perdre. Des cendres, quelques morceaux de bois, un bout de ficelle, traînent par terre, et rien de plus.

Néanmoins, répondant comme à un appel venu de l'extérieur, je sors rapidement et prends à droite. A une vingtaine de mètres plus loin, je découvre la grotte, celle que nous sommes venus voir. Une petite entrée certes, mais l'intérieur est immense ! Je retourne vite chercher François qui me semble déçu, lui aussi, mais qui, par discrétion, n'en dit pas un mot. Nous entrons donc dans ce gouffre sans fond, ce gouffre illuminé à l'entrée, mais dans lequel il est imprudent de s'aventurer sans projecteur. Il faut dire, sans exagération, que cette grotte n'est pas faite pour des amateurs, c'est le lieu tout indiqué pour des spéléologues chevronnés. Néanmoins, elle est tellement fascinante que nous faisons une dizaine de pas à l'intérieur. Nous escaladons de gros rochers glissants, passons sur des pierres rondes ou

pointues, sautons des trous noirs qui ont dû donner des peurs bleues à tant de visiteurs. Mais, après avoir satisfait relativement notre curiosité qui nous a donné comme des ailes, et sentant que le danger est là sous nos pas, nous faisons demi-tour, quoique nous ayons envie d'aller jusqu'au fond pour découvrir le mystère de ce gouffre si immense qu'il m'a fait penser à quelque temple antique ravagé par un cataclysme foudroyant. Nous échangeons nos impressions en regardant la grande voûte qui nous sert de toit. Aussi, en faisant un effort sur nous-mêmes, nous finissons par nous arracher à nos méditations et à sortir comme le faisaient les troglodytes des temps anciens. Au bout de quelques pas posés prudemment sur les pierres, nous rejoignons l'extérieur, en plissant les paupières à cause de la lumière éblouissante du soleil.

Nous avons été dans L'aven des Ours et ces bêtes cotonneuses dont il ne reste que le souvenir, avaient bien raison d'y habiter, car cette montagne d'*El Ksiba* leur y avait offert son meilleur gîte.

L'un des bergers qui réside au pied de cette montagne nous a dit qu'il y a un point d'eau à l'intérieur de cette grotte, où il étanche sa soif lorsque son troupeau broute dans les parages. Cela m'a été confirmé deux jours après par *El Houssein Oubelkhir*, de la fraction des Aït Oumnasf, lequel a ajouté que, une fois, en compagnie de ses amis, il a marché douze heures dans ce grand tunnel naturel, et lorsqu'il s'est approché du douar de *Chqqounda*, il a entendu les aboiements des chiens. Pour ôter tout soupçon, il a continué sur un ton de défi : « Si quelqu'un a des doutes, je suis prêt à l'accompagner sur les lieux ! ».

L’entrée de l’aven des ours

UNE ARCHITECTURE ADAPTEE

LA TENTE

Les *Imazighen,* connus dans la littérature coloniale sous le nom de Berbères, ont, comme tous les peuples, leur architecture. Les ksour du sud du Maroc en sont le meilleur exemple. Beaucoup de mosquées construites sous le règne des dynasties amazighes comme les Almoravides et les Almohades, témoignent elles aussi d'une conception architecturale propre à cette population dont les origines remontent aux fins fonds de l'histoire de l'Afrique du Nord. Cette architecture est imprégnée certes de civilisation arabo-musulmane, mais elle conserve sa différence qui apparaît essentiellement dans les rapports harmonieux qu'elle entretient avec l'environnement.

Néanmoins, les *Imazighen* ne sont pas que sédentaires : ils pratiquent aussi le nomadisme et la transhumance. Et c'est de leurs déplacements (au moins deux fois par an) qu'est née l'idée de la tente car celle-ci peut être transportée sans peine d'un lieu à l'autre.

En réalité, il y a deux sortes de tente. Une grande, de couleur noire et dont les nombreuses bandes appelées *iflidjen* (*aflidj* au singulier) sont en laine mélangée avec des poils de chèvres. Elle est dressée au pied de la montagne, en hiver, et sert d'abri pour la famille et même pour les bêtes frileuses durant le mauvais temps.

Une petite, qu'on utilisera au moment de la transhumance, et qui est tissée à base d'alpha. Elle est plus commode à transporter vers les montagnes élevées de l'Atlas. Et cela a lieu au début du mois de juin, après que le crieur ait annoncé au souk que *agdal* est ouvert et que la transhumance est autorisée. Si on ne respecte pas cette annonce, disons-le au passage, ce sera un accroc au règlement passible d'une sanction.

La confection d'une seule bande de la grande tente nécessite de nombreux mois de travail. Ce sont les femmes qui s'en occupent du début jusqu'à la fin. Souvent, chaque année, on découd la tente pour remplacer la vieille bande par la neuve. Ce rite est célébré par une fête où l'on immole une bête en l'honneur des convives et des personnes qui s'occupent de la couture.

Posséder une grande tente noire flanquée d'auvents qui retombent jusqu'au sol donne du prestige. Mais si l'on a en outre un cheval de fantasia, bien racé, et qu'on attache à un épieu devant une belle tente au-dessous de laquelle est étendu constamment un grand tapis de laine bordé de gros oreillers pleins de motifs décoratifs, c'est le comble du bonheur. La tente n'est pas seulement une habitation adaptée au mode de vie des *Imazighen* transhumants, c'est également le symbole de l'appartenance à un pays qui a toujours voulu conserver son identité culturelle, mais qui n'a jamais manqué de s'ouvrir sur le monde extérieur. Cela, l'histoire le dit et le dira toujours…

La tente, une demeure commode

IGHREM N TTABOUT
(La maison en pisé)

Autrefois, beaucoup de maisons au Moyen Atlas, étaient construites en pisé, avec la terre même du lieu de leur site. Les bâtisseurs, à qui leurs ancêtres avaient transmis leur savoir-faire, mélangeaient la terre, de préférence granuleuse, avec des brins de paille, arrosaient le tout avec une quantité d'eau bien dosée, pour obtenir un mortier répondant en tous points aux exigences de l'édifice.

Après cela, ils fabriquaient des sortes de caisses avec des planches très solides, les rembourraient de ce matériau naturel qu'ils battaient au moyen d'un gros marteau afin de le rendre dur et compact. Pour se donner du courage, ils chantaient des chants propres à leur métier, et qui étaient différents de ceux qu'on entendait pendant la tonte des moutons ou le battage du blé.

Sur le chemin de l'école, nous aimions nous arrêter un instant près d'eux pour voir la formation des murs qui allaient abriter certains d'entre nous. Les bâtisseurs, originaires souvent du Sahara, comme en témoignaient leur accent et la couleur de leur peau, avaient des bras et des torses bombés et musclés tels de véritables lutteurs professionnels. Nous paraissions à côté d'eux comme des nains, et, lorsque notre curiosité était satisfaite, nous continuions notre chemin honteux de nos corps chétifs, ou rêvant de ressembler plus tard à ces géants venus d'un autre monde.

Pendant les vacances d'été, qui duraient à cette époque du début de juillet au début d'octobre, durée qui affectait dangereusement notre acquis antérieur, nos parents nous envoyaient au *m'sid,* contre notre gré, pour apprendre des versets coraniques. Aussi, chaque « taleb » (nous cessions d'être des élèves en été) qui finissait d'apprendre par cœur une tranche importante du Livre Saint, donnait, comme à l'accoutumée, une petite fête à ses condisciples. La présence du *fqih* qui arborait ce jour-là son beau burnous blanc et son turban enroulé autour de la tête rasée avec mille soins, était obligatoire. C'est dans l'une de ces fêtes que j'entrai, vers l'âge de douze ans, dans une maison en pisé, qui eut sur moi un effet bienfaiteur que je n'oublierai peut-être jamais. En effet, dès que j'en eus franchi le seuil, je fus surpris par la fraîcheur y régnant et qui contrastait fortement avec la

chaleur caniculaire de l'extérieur. J'étais soustrait aux coups brûlants des rayons du soleil et cela me donnait l'impression d'être dans un nid douillet. Le plafond, pour sa part, était constitué de madriers de cèdre disposés transversalement et qui supportaient des barres de thuya alignées si étroitement que rien ne pouvait tomber de la couche volumineuse de la terre argileuse et imperméable qui recouvrait ces bois bien taillés mais non protégés avec aucune peinture.

Bien des années plus tard, je sus que le pisé est un climatiseur naturel qui réchauffe en hiver et rafraîchit en été. Quand je vois une maison construite avec ce matériau en harmonie avec la nature, cela me replonge dans mon enfance et m'enchante, mais quand j'en vois une abandonnée, ou rasée pour être remplacée par une autre en béton armé, ce béton glacial ou brûlant selon les saisons, ce béton qui gagne irréversiblement du terrain sur les plus belles terres agricoles de notre beau pays, je sens comme s'écrouler une partie des plus heureuses de ma vie.

LES ARTS CULINAIRES

LE COUSCOUS DE GRAND-MERE

Le couscous occupe une place de choix dans les arts culinaires amazighs. C'est un plat qui clôt les repas de galas et que les connaisseurs attendent impatiemment pour le plaisir des yeux et pour son goût plus exquis que celui du *méchoui* rôti à petit feu.

Mais si le Maroc est réputé pour la variété de ses régions et de ses couscous, le couscous de l'Atlas a la particularité de s'offrir à vous comme une œuvre d'art. Quand on le sert tout chaud dans un grand plateau de noyer ou de cèdre, vous pouvez voir des filets de vapeur monter au-dessus du récipient fumant. Aussi, avant de former de petites boules qui vont peser de tous leurs délices sur le bout de votre langue, vous humez d'abord les arômes qui sentent l'odeur des herbes frottées entre les mains, l'odeur pure et matinale du terroir. Vous verrez après cela des légumes bien cuits et disposés artistement sur la surface de la semoule. Mais, si vos doigts ont déjà envie d'entrer en action, vos yeux préfèrent s'attarder sur la gamme chromatique, et vont du vert clair des courgettes au blanc cassé des navets, en passant par le rose des courges et l'ocre des raisins secs.

A l'ombre de ces légumes frais et savoureux, de gros morceaux de viande quasi invisibles vous réservent des surprises. Ce sont des morceaux dont on voit poindre des bouts à travers les flancs rouges des carottes ou les formes potelées des courgettes. De fait, on n'honore pas aussitôt le couscous même si on souffre de faim. Il vous invite à en apprécier les couleurs, à en sentir les odeurs et à en admirer les rondeurs. Après cette vue appétissante, vous tendez alors la main, l'index en avant, suivi du majeur et du pouce. Les autres doigts doivent rester en arrière pour permettre à leurs confrères d'opérer élégamment. On commence alors à former des boules sur la surface interne des doigts, et non sur la paume, des boules que le pouce hisse prudemment, comme un levier, pour les offrir à la langue et au palais qui les attendent avec avidité.

Si le couscous de l'Atlas éveille les sens olfactif et gustatif, c'est parce que tout y est frais. La viande ne connaît pas les zones polaires du réfrigérateur, les légumes viennent tout droit des champs irrigués avec l'eau limpide des

neiges et enrichis avec le fumier des enclos. Mais, ce qui le distingue des autres couscous, qui, à dire vrai, ont eux aussi leur personnalité, c'est qu'il est assaisonné avec du lait de chèvres qui lui donne ce goût si délicieux et si piquant qu'on trouve dans la nature sauvage lorsque toutes les plantes sont écloses et que leurs parfums et leurs senteurs s'éveillent au moindre vent.

Le couscous aux mille légumes

LES PLAISIRS DE TABLE

Les produits du terroir prennent beaucoup de place dans la cuisine amazighe et frappent par leur fraîcheur et leur aspect bio, comme on dit aujourd'hui. En effet, les fruits fraîchement cueillis dans les vergers, les légumes qui viennent de sortir de la terre, les viandes qui ignorent la momification que la modernité leur fait subir dans les réfrigérateurs, constituent la matière vivante de cette cuisine qui garde ses saveurs naturelles et sa spécificité en respectant la tradition bâtie par le génie des grands-mères. Négligeant les hors-d'œuvre variés, les gâteaux mielleux, les pâtisseries et autres confiseries élaborées et disponibles dans les grandes villes, la cuisine de l'Atlas repose essentiellement sur le plat de résistance, agrémenté par des verres de thé à la menthe. Donnons-en quelques exemples !

La semoule, pour commencer, est utilisée dans un grand nombre de repas. *Sikouk,* par exemple, fait avec la semoule d'orge, est accompagné d'une carafe de petit lait frais. Une assiettée prise entre les repas vous remettra vite d'aplomb si vous êtes surpris par une petite faim après un exercice physique soutenu. C'est un repas très frugal destiné essentiellement aux moissonneurs dans les champs, et qu'ils prenaient en se servant d'une cuillère en bois qu'ils gardaient constamment dans leurs *chécaras* (sacoches).

Ahrir, dit aussi *ahlab*, est fait avec de la semoule bouillie. Par opposition à sikouk, ce repas est servi très chaud, car il se refroidit rapidement. Il est accompagné lui aussi de petit lait, mais on le rehausse avec du beurre frais qui va fondre au milieu du grand récipient en bois où chacun se sert avec appétit.

Mais de tous les plats à base de semoule, le couscous reste le plus connu et le plus prestigieux en raison de la richesse et de la diversité de ses constituants. Les viandes rouges, les légumes frais, la semoule préparée dans la pure tradition amazighe, les épices dosées, le tout assaisonné de lait chaud, font de ce plat fumant un plat essentiel dans les arts culinaires amazighs.

Ouhrich, grande brochette de deux à trois kilos, cuite très lentement sur le feu de bois, apparaît pour sa part dans les fêtes familiales (mariage, circoncision). Néanmoins, sa préparation demande de la patience et beaucoup de talent. D'abord, les abats sont lavés avec soin, puis découpés en longueur pour qu'ils puissent être enroulés autour de la brochette de bois enduite de graisse. L'amas de viande dans lequel sont mis des gousses d'ail, est ensuite arrosé de sel, de piment en poudre et de quelques pincées de cumin. Cette opération préliminaire exige une longue expérience, mais le secret de la réussite de ce mets très ancien demeure dans la cuisson. Il faut tourner la broche lentement en la gardant à une certaine distance des braises. Si le feu est très fort, le résultat escompté, au grand dam des convives, ne sera pas atteint, et c'est le plaisir de la délectation qui en fera les frais. Mais si tout se passe bien, il faudra alors convoquer le thé à la menthe...

Le *tajine*, quant à lui, est le repas exclusif du Maroc, tant il est connu dans toutes les régions. Mais pour le réussir, il est nécessaire de cuir les aliments sur les braises, dans le récipient en terre cuite qui porte aussi le même nom. Il faut dire cependant que chaque région a son propre tajine. Aussi trouve-t-on des tajines aux abricots secs, des tajines aux frites et aux olives, des tajines aux tomates, aux oignons et aux piments verts… Celui d'*El Ksiba* et des environs se distingue de tous par le fait que les morceaux de viande (d'agneau, de bœuf, de chevreau ou même de poulet), sont couverts d'une variété importante de légumes ; les oignons, les carottes, les pommes de terre, les tomates, les piments verts…, en sont les légumes de base. Lorsqu'il a mijoté deux ou trois heures sur un brasier doux et que la grand-mère l'a surveillé de près en ajoutant de temps à autre une goûte d'eau chaude, un grain de sel ou de piment, en attisant les braises au moyen d'un coup de soufflet…, hé bien !, ce tajine ne restera pas indifférent. Il réagira agréablement en chantonnant sur les braises et en exhalant des odeurs qui vont s'éparpiller dans toute la maison et que le vent portera même à l'extérieur si la dose des ingrédients est un peu forte.

La plume, aujourd'hui, a suffisamment goûté aux mets du terroir, laissons donc le mouton rôti à une autre fois, le fameux méchoui où se déploie le faste, l'abondance, mais aussi l'accueil légendaire d'une nation qui a toujours fait de l'hospitalité l'une de ses grandes valeurs.

Aussi, avant de clore, disons que la cuisine de cette région frappe par sa simplicité, mais cette simplicité ne veut pas dire pauvreté. La variété des plats, les épices suffisamment dosés pour ne pas altérer le goût naturel des aliments, l'emploi des récipients en terre cuite, la cuisson sur le feu de braises…, situent encore cette cuisine dans la pure tradition de la montagne.

La cuisine développée n'est pas synonyme de bonne santé. Le mal de vivre qui est dû à la consommation excessive des produits de conserve, nous impose donc de revenir à une certaine tradition culinaire, fondée par les anciens qui étaient soucieux, dès leur époque, de leur santé et de leur bien-être.

LE MOMENT DU THE

Assis à l'ombre de sa grande tente noire, sur un tapis de laine aux motifs variés et multicolores, *Bennaceur* ou *Ali* était l'un de ces *Imazighen* de l'Atlas qui pouvait, déjà vers 1930, offrir à ses hôtes un verre de thé. A cette époque, le thé qui avait commencé à entrer dans les mœurs culinaires de la tribu des *Aït Ouirra*, était rare dans les campagnes et seuls les gens aisés pouvaient se le procurer.

Devenu homme, son fils, *Oulaïd* a voulu perpétuer cette tradition familiale. Aussi, lorsqu'il vous invite à goûter son thé, n'acceptez pas si vous n'avez pas de temps, car le rituel dure et il a besoin de temps pour que ce soit une vraie cérémonie.

Muni d'une petite faucille fabriquée par le forgeron du village, *Oulaïd* disparaît dans son verger où poussent de superbes figuiers et se dirige vers ses parcelles de menthe pour couper au ras du sol de belles tiges aux feuilles vertes et odorantes. C'est une menthe qu'il a plantée lui-même après avoir labouré son lopin de terre avec sa vieille charrue, et après l'avoir remué avec sa houe et enrichi avec le fumier de ses chèvres. Pendant ce temps, sa femme, dont le front et les bras sont ornés de petits tatouages, met la bouilloire sur le brasero et prépare méticuleusement le service à thé. Les verres, la théière, le plateau de cuivre sont lavés avec l'eau limpide de la source, puis exposés au soleil pour être enfin essuyés avec une serviette blanche qui leur donne un bel éclat.

En revenant du verger, *Oulaïd* lave soigneusement la menthe, donne à chaque tige de petites tapes avec le revers des doigts pour en faire tomber les gouttelettes d'eau. A ce moment-là, il met du thé dans la bouilloire. Après quoi, à l'aide d'un vieux marteau tout en bois, il casse le pain de sucre réservé aux convives, comme le veut la tradition, introduit le sucre et la menthe dans la théière qu'il remplit d'eau bouillante et qu'il pose adroitement sur le brasero.

De temps à autre, il réveille les braises en se servant d'un petit tison, ou d'un coup de soufflet décoré de grosses punaises luisantes. Bientôt on entendra le frémissement de l'eau dans la théière et l'on verra monter du fond de cette dernière de petites bulles d'air qui vont éclater entre les feuilles de thé et de menthe, tels des feux d'artifice.

Pendant ce temps, *Oulaïd* vous parle de choses agréables qui accompagnent souvent la cérémonie, tandis que sa femme suit de loin la conversation. Quelquefois, elle lance un mot pour compléter une phrase ou pour orienter la discussion vers un sujet susceptible de plaire à leur hôte. Durant ces moments de convivialité, *Oulaïd* ne perd pas de vue la théière perchée sur le brasero. Lorsque le thé et la menthe ont bien infusé, il dépose le récipient sur le plateau en se servant d'une petite serviette pour ne pas se brûler les doigts.

Et c'est alors qu'on a l'impression que le temps se fige, que le présent se dilate et gagne en épaisseur. On ne pense ni au départ, ni au travail, ni même à quelque affaire urgente. L'esprit fait le vide, le cœur s'allège et les mille occupations de la vie quotidienne sont oubliées en ce moment de trêve et de détente.

Quelque temps après, on entend le thé roucouler dans un verre, puis on voit *Oulaïd* le goûter en fermant les yeux, ajouter un morceau de sucre dans la théière, la remettre sur les braises qui commencent à se couvrir d'une petite couche de cendre blanchâtre. Et, durant ce moment de relaxation, la conversation suit lentement la montée et la descente de la théière, la danse lumineuse des verres et l'odeur de la menthe qui vous baigne.

Oulaïd goûte encore et encore son thé pour en apprécier la qualité, et lorsqu'il est satisfait du résultat, il saisit la théière, la lève jusqu'au niveau de sa tête et remplit les verres avec un geste si beau qu'il rappelle ceux des artistes, des chorégraphes, des chefs d'orchestre… Une mousse abondante se forme aussitôt à la surface du liquide flamboyant qui se meut dans les verres tandis que de petites bulles frétillent et explosent en faisant un petit bruit quasi imperceptible.

Après vous avoir fait attendre, comme pour exciter votre soif, *Oulaïd* vous sert un verre tout chaud en espérant que vous l'apprécierez beaucoup. Si vous lui faites des compliments, il vous répondra par des vœux de santé et de prospérité pour vous et pour les vôtres.

En le quittant, le cœur léger, après ce moment de partage et d'échange, vous n'aurez qu'une seule envie, celle de goûter la vie comme on goûte un verre de thé à l'ombre d'un chêne vert, et de suivre allégrement les chemins qui s'enfoncent dans les vallées, contournent les collines et grimpent les montagnes éternelles de l'Atlas.

Table des matières

Préface 7

LES LIMBES DE LA MEMOIRE 9

Les années de la panthère 11

Evocation 16

L'école primaire d'El Ksiba 22

Les spectacles du souk 25

LA TRADITION ORALE 29

La culture orale 31

Bou Iwouta 34

Le poétique dans les chants amazighs du Moyen Atlas 37

Héritage du paganisme 43

LES METIERS TRADITIONNELS 45

La forge 47

Les tapis de laine 50

Le coiffeur du village 53

Le vieux vannier 57

Le rebouteux 59

LES RITES AGRICOLES 61

Le sourcier de la tribu 63

Le partage de l'eau 65

L'araire 67

Les moulins à huile 70

La meule 73

La tonte des moutons 76

HYMNE A LA NATURE 79
Le cheval 81
Une randonnée mémorable 83
Des vues féeriques 87
L'aven des ours 89

UNE ARCHITECTURE ADAPTEE 93
La tente 95
Ighrem n ttabout (la maison en pisé) 98
LES ARTS CULINAIRES 101
Le couscous de grand-mère 103
Les plaisirs de table 106
Le moment du thé 109

ⵉⵜⵜⵙⴰⵙ ⵙⵍⵍⵉⵙ ⴰ ⵙ ⵙⴰⵜ ⵜⵢⴰⵙⴰⵙⵜ ⵉⵣⵍⵍⵉⵖⵏ ⵅⵏ ⵜⵉⵙⴰⵙ ⵏⵜ ⴰⵔⵔ ⵜⵉ ⵜⵔⵍⵙⴰⵣⵜ ⵉⵢⵙⵍⴰⵙ. ⵙⵙⵍⵉⵉ ⵍ ⵙⴰⵜ ⵜⵉⴰⵉⵉ ⵜⴰⵔⵎⴰⵙⵜ ⵉ ⵜⴰⵣⵉ ⵅ ⵜⵙⵙⴰⵙ ⵜⴰⵔⵣⴰⵙ. ⴰⵍⵍⵉⵙ ⴰ, ⵍⴰ ⵉⵙⵙⵎⴰⵙ ⵛⵉⵅⴰⵙ ⵏ ⵜⵙⵅⵉⵍⵉⵏ ⵏ ⵜⵙⵙⴰⵙ ⵜⴰⵙⴰⵔⵙⵜ ⵍ ⵜⵅⴰⵔⵜ ⵏⵜⵙⵙⵎⵙⵉⵍ ⴰⵣⵢⵜ ⵍⵉⵙⴰⵙ (ⴰⴹⵍⴰⵣ ⴰⵙⴰⵔⵔⴰⵙ) ⵙ ⵙⵔⴰⵜ ⵅ ⵜⵔⴰⵣⵙⴰⵜ ⵏ ⵍⵙⴰⴰ ⵙⵙⵎⵉⵍ. ⴰⵙⵙⵔⵔⵎ ⵉⵅⵣⵉ, ⴰⵙⵍⵉⵔⵅ ⵍ ⵙⵙⵙⵅⵙ, ⵍⴰ ⵍ ⵒⵒⴰⵙⵙ ⵛⴰ ⵏ ⵜⵒⵒⵎⴰ ⵉ ⵜⵔⵒⵜⵉⵜ.

ⴰⵍⵍⵉⵙ ⵏ ⵓⵍⵉ ⵅⵙⵜⴰⵍⵉ ⵍⵉⵅⵙ ⵛⵉⵅⴰⵙ ⵏ ⵉⵅⵙⴰⵍⵉⵙ ⵏ ⵜⵙⵙⴰⵙ ⵜⴰⵜⵙⵅⴰⵙⵉⵅⵜ. ⵍⵍⵙ ⵉⴰⵣⵣⵙ ⵅ ⵜⵙⵙⴰⵙ ⵏ ⵜⵔⵍⵉⵉⵜ ⵙ ⵜⴰⵍⵍⵉⵙ-ⴰⵣⵉⵙⴰⵙ, ⵙ ⵙⵔⴰⵜ ⵉⵔⵔⵙⵙⵉⵍ ⵙⵙⵙⵅⵙ ⵅ ⵜⵔⵍⵉⵉⵜ ⵏ ⵉⵅⵙⵙⵎⵙⵉⵍ, ⴰⵍ ⴰⵅⵏ ⵅ ⵙⵍⵍⵉⵙ ⴰ ⵛⵉⵅⴰⵙ ⵏ ⵉⵢⵔⵔⵉⵙⴰⵙ ⵙⵙ ⵅⵅ ⴰⵣⵣⵙⵙⵏ.

ⵅⵔⵔⵙ ⵙⵙⵢⴰⵣⵉ

Rédigé avec clarté et souvent avec une élégance poétique, ce livre est un apport non négligeable à la connaissance et à l'étude de la culture amazighe. Il décrit minutieusement un certain nombre de faits socioculturels et naturels, vécus ou/et observés par l'auteur au sein du groupe ethnique des Aït Ouirra (Moyen Atlas) et tout particulièrement dans la localité de El Ksiba n Moha Ousaïd. La description, ponctuée de réflexions et d'explications de temps à autre, fait appel plutôt à la mémoire.

Le livre de Ali Fertahi contient d'importants éléments du savoir ethnographique. Toute personne qui s'intéresse à la région de Tadla-Azilal, l'anthropologue notamment, y trouvera des informations aussi riches que stimulantes.

Hammou BELGHAZI

Du même auteur

Ouvrage colletif

***Maroc. Lumières de l'Atlas*, Bez-et-Esparon, éd. Etudes et Communication, 2005.**

Articles

« La poétique dans les chants amazighes du Moyen Atlas », *Journées amazighes à l'Université Al-Akhawayn*, 2007.

« Du sémantique au poétique dans la poésie du Moyen Atlas », *Linguistique amazighe : Les nouveaux horizons*, Colloque 12, 2006.

« Peinture et identité », Béni Mellal, *Revue de la Faculté des Lettres*, 2003.

« Estudio algunos juecos de palos en la tribu de los Aït Ouirra (Marruecos), traduit par Didier Sanda, *Teneque Revista de Cultura Popular Canaria*, n°5, 2003.

« Du poétique au dramatique chez René Char », Béni Mellal, *Revue de la Faculté des Lettres*, 1994.

12 DH